

## Le silence dans *Suite à un accident grave de voyageur* d'Éric Fottorino

الصمت في رواية بعد حادث راكب خطير للكاتب أريك فوتورينو

أ.م.د/ علياء احمد عبد الواحد

قسم اللغة الفرنسية – كلية الآداب والعلوم الإنسانية

جامعة قناة السويس

ملخص باللغة العربية

يتناول البحث موضوع الصمت العام للجمهور وعدم الاكتراث امام حوادث الانتحار المتكررة تحت عجلات القطار في مدينة من المدن الفرنسية.

يتأثر الراوي بهذه الحوادث وبالوضع المأساوي لهؤلاء المنتحرين الذين لا يهتم بهم احد فلا يبالي المجتمع بأسباب الانتحار و لا بمشاعر المنتحر و لا برد فعل المجتمع لهم.

فكل المسافرين يعتبرون ان هذه الحوادث سبب غير مقبول لتعطيل أعمالهم وتأخير مواعيدهم عندما تقف القطارات بضعة من الوقت لإزالة اثار الحادثة.

فهؤلاء المنتحرين هم ضحايا الاكتئاب والإهمال الاجتماعي وعدم الاكتراث بهم فاذا قدم لهم يد المساعدة و عني بالاستماع إليهم والوقوف بجانبهم ما كانوا وصلوا الي هذا المنحدر.

وتأتي الإشكالية هنا: كيف يستطيع الراوي من خلال الكتابة اثارة اهتمام المجتمع بهذه القضية وكيف يعيد كرامة وذكرى هؤلاء المنتحرين واسترداد مكانتهم مرة اخري في المجتمع؟

للإجابة علي هذه الاطروحة قسم البحث الي أربع محاور:

الصمت المعيشي: وهو سرد لمظاهر الصمت المتعددة في المدينة من خلال الصور البلاغية المختلفة

الصمت التخيلي: أراد الراوي ان يتخيل ما وراء الصمت من احداث ومشاعر كانت تحيط بالمنتحرين والظروف التي كانوا يوجهونها من خلال الكتابة التصويرية التخيلية

الصمت المصرح: ويبحث الراوي عن الاعترافات الغير مباشرة من خلال محادثات المسافرين على مواقع الانترنت وارههم تجاه هذه الحوادث، ورؤية الراوي لهذه التصريحات التي في معظمها ضد هؤلاء البؤساء.

وبالتالي تظل الكتابة عبر مواقع التواصل صامتة أيضا لعدم الاهتمام بالضحيا بل هي اثبات للصمت الجماعي ورفض المجتمع لهم.

الصمت الكتابي: وتأتي هنا دور الكتابة في ادانة الصمت العام والدفاع عن العاجزين عن الحياة. تكشف الكتابة الستار عن النفس المتألمة لهؤلاء المنتحرين من خلال التحليل وتسليط الضوء على

مشاعرهم واحاسيسهم. فمن خلال الصور البلاغية والأسلوب الناقد تعرض الكتابة ما يجب القيام به تجاه

الضحايا والمطالبة بمكانة سامية لهم، تصبح الكتابة البلاغية داعمة ومناضلة من اجل الضحايا وترسم من خلال الكلمات الفنية عالم اخر يكتثر بالأخرين ويتأثر بالأمهم وتحث بذلك المجتمع علي التأثير بهم و احترامهم.

وبالتالي تصبح الكتابة هو السلاح الوحيد لكسر الصمت الجماعي و المطالبة امام العالم لاسترداد مكانة المتألمين واحياء ذكري المنتحرين تحت عجلات القطار والحث على الوقوف بجانبهم لأتقاء هذه الظاهرة.

ملخص باللغة الفرنسية

Le silence dans *Suite à un accident grave de voyageur*

d'Éric Fottorino

La recherche aborde la question du silence public et l'indifférence face aux actes suicidaires répétés sous les rails des trains dans une ville française.

Le narrateur est touché par la situation tragique de ces suicides et dénonce l'indifférence sociale. Tous les voyageurs considèrent que ces événements perturbent leur trajet quotidien et entrave le cours de leur travail. En fait, ces autodestructeurs sont victimes de dépression, de négligence sociale et d'abandon.

On se demande : comment le narrateur, à travers l'écriture, arrive-t-il à susciter l'intérêt et le respect de la société à l'égard de ces victimes et révoque ainsi leur mémoire ?

Pour répondre à cette problématique, on repartit l'étude sur quatre axes :

D'abord, le silence vécu : où l'écrivain présente le monde réticent de la ville et ses passagers.

Puis, le silence imaginé : où le narrateur imagine ce qui peut être passé dans le silence en imaginant des scénarios et des scènes au cours de ces accidents et ce que pense les victimes.

Ensuite, le silence déclaré où l'écrivain est à la recherche des témoignages qui couvrent les lacunes des informations.

Cependant, les déclarations trouvées sur les blogs traduisent d'avantage l'insouciance des passagers et leur dénonciation des actes suicidaires.

Enfin, le silence écrit, fissuré par les mots, ravive la mémoire des victimes, donne un sens aux actes commis et sensibilise le monde.

Ainsi, l'écriture devient la seule arme à rompre le silence public, restaurer le statut des souffrants et commémorer leur mémoire tout en suscitant la compassion à leur égard afin d'abolir ce phénomène.

« où sont les mots ? Puisque rien n'est dit de ces drames, puisque le silence recouvre la violence, (...) »<sup>1</sup>

Le silence dans *Suite à un accident grave de voyageur*  
d'Éric Fottorino<sup>2</sup>

Introduction :

« L'écrivain "engagé" sait que la parole est action : il sait que dévoiler c'est changer et qu'on ne peut dévoiler qu'en projetant de changer »<sup>3</sup>

Tel était l'objectif de l'écrivain français engagé Éric Fottorino , dont le roman a pour thème le suicide. Un tel événement doit susciter de vifs échanges, une parole libre révélatrice des valeurs d'une société, d'une époque et d'un groupe social.

Il doit ainsi induire un impératif discursif, un récit des motivations et du déroulement de cette mort volontaire, ainsi que du sens donné à l'acte. Or, le narrateur du roman se trouve face à un monde silencieux après plusieurs accidents ferroviaires. Les actes se déroulent dans l'indifférence générale, sous les yeux des passagers.

Ému, le héros éprouve un sentiment de déception, une humanité dénigrée qui ne cherche ni cause ni secours. Il exprime cette indifférence populaire à ses mots :

« Taire m'est apparu comme le verbe auxiliaire de tuer. En niant cette souffrance, on ne laissait aucune chance au désespéré de partager son mal être. Une douleur flottait dans l'air. Elle planait, menaçante. Personne ne la prenait en charge. Trop lourde à porter. Condamnée à grandir jusqu'à devenir invivable ?<sup>4</sup>

Le mot silence est traduit dans ce contexte : une absence de communication et de reflexe humain. Au niveau social, il est perçu comme une hostilité à l'égard de l'humanité , une neutralité insensible au drame et à la souffrance d'autrui. Les victimes leur manquent la parole qui purge l'esprit de la lourdeur de leurs maux. Or, la compréhension de l'acte suicidaire, de ses causes et de ses motivations exige une communication entre les hommes, en vue d'en découvrir le sens et de compatir pour les victimes.

Jean Jacques Wunenburger<sup>5</sup> souligne que le silence face à la souffrance est une « expression majeure de l'égoïsme »<sup>6</sup> et « un déficit de valeurs individuelles »<sup>7</sup> qui conduit à l'inertie et la passivité.

Parler, s'exprimer, fait partie de l'interaction sociale, de la compassion pour l'autre, et constitue une marque de solidarité humaine. Ce comportement aide la personne dépressive à s'extraire de sa solitude grâce au secours apporté par les autres.

Le souffrant a besoin qu'on lui tende la main et que l'on se mette à sa disposition pour l'écouter. Il ne reste ainsi, pour l'écrivain, qu'à secouer le mutisme et à sensibiliser le public.

Afin d'agiter ce monde passif et d'affronter l'indifférence qui s'empare de la ville de Saint-Lazare à Paris, le narrateur affirme qu'il « manquait un geste gratuit. Un regard d'utilité publique, (...). »<sup>8</sup> pour les déprimés.

« Le silence est donc un marqueur culturel symbolique du statut de la parole d'une société et le statut social d'un individu »<sup>9</sup>

Cependant, comment ébranler un public dénué d'expression qui n'a d'yeux que pour le tableau des horaires ? Par ailleurs, le silence traversé par le texte peut-il se transformer en acte de parole par l'écriture ?

En adoptant une approche stylistique, nous examinerons les différents moyens esthétiques et littéraires déployés par l'écrivain afin de combattre ce silence en lui et chez les autres selon trois axes :

D'abord, le silence vécu vécu – le narrateur présente le monde réticent de la ville et ses passagers ; puis, le silence imaginé – il imagine ce qui peut être passé sous silence ; ensuite, le silence déclaré – il recherche les témoignages et les informations qui complètent les données lacunaires. Enfin, le silence écrit, fissuré par les mots qui ravivent la mémoire des victimes, donne du sens aux actes commis et sensibilise le monde.

#### Le silence vécu

« le langage ne vit que du silence : tout ce que nous jetons aux autres a germé dans ce grand pays muet qui ne nous quitte pas. »<sup>10</sup>

D'emblée, l'écrivain place le lecteur face au calme profond de la ville. La représentation en est décrite littéralement. Une des caractéristiques des banlieues de province est l'atmosphère

silencieux, un arrière-plan dénué de communication dans les rues, à l'exception de celle liée aux bruits de la nature.

Le narrateur déclare : « J'habite une banlieue tranquille peuplée de chevaux et d'enfants. Une ville jardin »<sup>11</sup>

Le calme est présenté allégoriquement par des images muettes de la vie quotidienne comme « Le silence de dimanche. (...). Il est plus profond, enchâssé dans les replis du temps. »<sup>12</sup>, Le « temps replié » et « silence enchâssé », deux figures qui concrétisent la profondeur du mutisme.

En plus, le calme est colorié concrètement par des termes comparatifs comme « un silence de pain frais, de chemise blanche, de promenade à pas lents. Il ressemble à un trêve qui brisera le lendemain (...). »<sup>13</sup>

Les mots « pain », « chemise » « promenade » sont des signes de monotonie et de lenteur. Ainsi que le mot « trêve » renvoie à une armistice. Il s'agit ainsi d'un combat entre le temps et le silence qui entrave son cours par son immobilité et sa lenteur.

Cependant, cette description du silence profond et provincial n'est qu'un cadrage narratif, une stratégie d'écriture afin de mettre en exergue la voix brusque et redoutable du train qui rompt soudainement ce silence et qui devient, dès lors, le sujet principal du roman.

Par un jeu de mots entre son et silence, on n'entend que le grincement du train, celui qui écrase les victimes. « Le bruit des trains couvre le bruit de silence. »<sup>14</sup>

On ne voit que lui : « les trains et leurs passagers cachent bien leur jeu. On n'entend que chaos et grincement . Le RER trépide,

tressaute, hoquette. Il bringuebale nos non-dits d'une station à l'autre. En réalité , c'est le monde du silence. »<sup>15</sup>

En fait, les verbes énumérés produisent un effet de profusion en donnant une impression de grandeur au moyen de transport. Les actions marquent à la fois la forte et soudaine agitation du train. Une voix puissante retentissante qui s'oppose aux non-dits, au manque de toute communication humaine. Le chemin ferré domine la scène et met en relief le silence général.

De l'autre côté, ce réseau est allégoriquement décrit , il reste aux yeux de l'écrivain : « un mikado de rails dépolis »<sup>16</sup>, ce dépolissement donne l'impression de l'effacement ou l'absence qui appartient concrètement au train insatiable.

En plus, il est transfiguré en « mikado » qui est un aspect majestueux mais en même temps effrayant, mot qui signifie le palais de l'empereur au Japon. Ce qui procure un ampleur horrifié voire détestable du convoi.

En rajoutant d'autres présentations comme « une armée de corbeaux »<sup>17</sup> qui se rassemblent autour de réseau ferroviaire. Le « corbeau » est connu comme annonciateur de mauvaises nouvelles, lié à la mort et aux ténèbres.

De même, « une armée » est un terme choisi pour désigner un conflit, une lutte contre la vie où des martyres sacrifient eux-mêmes à la mort. Alors que, l'expression « ces oiseaux de malheur envolés »<sup>18</sup> remet à toute la description de la scène une ambiance macabre et sinistre.

Afin de rapprocher au lecteur l'image de ce monde muet et sinistre, il compare l'abstrait au concret : « La tristesse régnait. Des

couches de tristesse, comme les couches de crasse sur le tissu des sièges du RER maculés de vieux chewing-gums. »<sup>19</sup>

Le collage des couches de saleté ainsi que de chewing-gums donnent l'impression que la mélancolie persiste et s'accumule tous les jours.

L'allitération en « K » intensifie par sa sonorité cette tristesse imposante et donne appui rythmique à l'image afin de mettre en valeur la situation morale dans les locomotives.

Par ailleurs, une série de comparaisons amplifient l'image du train, responsable aux accidents ferroviaires. Il est comparé aux « armes par destination »<sup>20</sup> qui sont détournées de leur usage normal à des fins criminelles comme « les couteaux de cuisines » ou « la canne plombée avec sa tige de châtaigner et son lest de métal ». <sup>21</sup> Ces figures rhétoriques rendent plus touchante l'image féroce de ce transport menaçant.

Un jeu de mot stimule le lecteur à tenir compte de l'importance de la scène par la symétrie des lettres : « la destination se change en destinée humaine » ou « la rame devient une arme »<sup>22</sup>.

Les termes « destination et destinée » ainsi que « rame et arme » renvoient à une sonorité narrative qui a pour effet de produire une sensation d'emportement.

Néanmoins, une présentation d'un nouveau matin laisse toujours le narrateur dans le désespoir où rien ne sera changer. Il confirme qu' « une nouvelle journée commençait. Un monstre insatiable occupait les voies , prêt à ingurgiter aveuglement sa ration de corps sacrifiés »<sup>23</sup>



## La métaphore

« monstre » hyperbolise l'image horrible du train, amplifié par l'adjectif « insatiable » qui ne cesse de ronger ce qui le rencontre .

Il est en plus envahissant et occupe toute la scène par les termes « occupait les voix », sa voracité est bien évidente par l'image sanglante « sa ration de corps sacrifiés ».

Le matin ne prévoit que de mauvaises nouvelles : « Même par beau temps tout semblait gris. Les gens , les trains, l'air. »<sup>24</sup>, affirme le narrateur.

La nature grise et le calme sinistre contribuent à présenter la scène sous un temps maussade et sans vie, où le train devient, sous la plume de l'écrivain, une arme tranchante, et non plus un moyen de transport.

En fait, l'écriture montre la sévérité de l'acte suicidaire par l'image du suicidé qui « se coupe en trois »<sup>25</sup> sous les rails, et l'expression «l'impact sanglant de débris humains à l'avant de la motrice électrique et sur la voie »<sup>26</sup>, toutes ces figures horribles sensibilisent le lecteur et invitent à la réflexion sur l'horreur des accidents.

En revanche, cette intensité effroyable s'oppose au silence régnant et à l'insouciance humaine. L'opposition des deux scènes contradictoires remettent en cause deux phénomènes sociaux contestés et condamnés: L'acte suicidaire et le silence social.

Il s'agit d'une scène extrêmement cruelle qui devrait mériter une grande émotion. Pourtant, un calme pesant s'en empare.

Le narrateur le qualifie d'un « calme aux couleurs de drame »<sup>27</sup> où le drame est revêtu d'une couleur grise qui renvoie au silence

étouffant. La répétition du mot « calme » renforce le mutisme envahissant.

De l'autre côté, l'indifférence est symbolisée par l'image du train qui reprend son voyage tous les jours sans tenir compte des dégâts: « La colonne d'acier a repris son aspect lisse et inébranlable. Le silence érigé en quai de gare. »<sup>28</sup>

Les passagers sont pareils au train sans vie, qui de « cette souffrance , cette sensation de faute, de peur, nul ne veut en entendre parler. »<sup>29</sup>, surenchérit le narrateur.

L'écriture remet en cause la discrétion sociale qui remonte à la surface du texte pour présenter le fond d'un phénomène, formulé ainsi par l'écrivain :

« Cela commence ainsi, un accident grave de voyageur. Quand personne ne s'adresse à personne. Quand personne ne regarde plus personne. »<sup>30</sup>, un constat attesté par le narrateur qui demande une prise en compte d'un phénomène négligé.

A ce titre, le mot « personne » joue un double sens , sa répétition n'est pas gratuite mais reflète deux sens contradictoires : l'existence et l'absence , le son de l'accident et le silence social accompagné.

« Personne » désigne au premier sens « quelqu'un » tandis qu'au deuxième sens « aucun ». La répétition insiste sur le fait de deux mondes opposés : l'horreur face à l'indifférence, le silence face à la mort.

En outre, les mots décrivent les gestes effectués dans ce monde indifférent : la gestuelle éclaire la tentation des voyageurs de s'éloigner les uns des autres. Le narrateur dessine la négligence des passagers ainsi :

« Les voyageurs prennent bien soin de ne pas s'asseoir les uns à côté des autres. Ils gardent leurs distances. Se repoussent du regard. Font obstacle de leurs jambes. Chacun cherche l'endroit où il sera seul. A l'écart. Loin de tout contact humain. . »<sup>31</sup>

Ils ne font pas face : ils évoluent dans un monde solitaire. Les attitudes humaines insensibles traduisent l'individualisme qui domine le quotidien où « Personne ne veut parler de l'amour de Dieu ni du reste. Personne ne pense aux autres. »<sup>32</sup>

L'immobilité reste le trait commun entre les hommes: « l'accident grave n'évoquait aucun geste, ne suggérait aucune image. »<sup>33</sup>.

L'adverbe de négation « aucun » dessine un monde égoïste, sans émotions ni agitation.

L'idée de la mort semble un prétexte au survivant pour ne pas se préoccuper d'autrui puisque ce mot est inerte et passif, où le mort ne ressent rien après le suicide. L'accident ne laisse que l'effacement total du langage et l'avènement de l'immobilité.

Le narrateur explique qu'« une souffrance a existé. Elle en a suscité d'autres. Aucune n'est prise en compte, à peine comptabilisée. Puisqu'il n'y a rien à faire. Puisque rien n'existe après la mort. »<sup>34</sup>

L'écrivain amplifie littérairement cette mort en évoquant le poète René Char qui l'a vanté dans ses poèmes intitulés *Les Matinaux* : « ce « sommeil entier et pur »<sup>35</sup>. » L'intertextualité allusive intervient afin de se rapprocher de la pensée des suicidés qui tendent à mourir qu'à vivre.

Gerard Genette souligne à propos de l'intertextualité de la transcendance du texte littéraire qui devient un texte singulier «

tout ce qui le met en relation, manifeste ou secrète, avec d'autres textes ».<sup>36</sup>

Un jeu de mots de négation devient corollaire à présenter l'absence de la parole, de la réaction humaine et de la solidarité.

Le suicidé meurt solitaire et le monde reste :

« Sans parole, pas de conversation. Sans échange, pas de réflexion. Pas d'aide. Pas d'anticipation. Aucune chance de voir émerger une solution. C'est le laisser-faire, le laisser-mourir. La main invisible qui ne retient pas. La libération dans sa forme suicidaire, en kit individuel. L'âpreté d'un monde sans Dieu. »<sup>37</sup>

Ces multiples indéfinis d'anéantissement de « sans » + négation en « ne » traduisent par leur succession, la négativité humaine, la passivité, l'inertie et la neutralité qui marginalisent ces victimes. L'écriture les décrit comme « fourgués dans l'anonymat d'une statistique. Inconnus jusqu'au bout, ils sont des etc. leur suicide est une soustraction sans retenue. Dans humain, pourtant, il y a main. »<sup>38</sup>, souligne le narrateur

Grâce aux allégories « d'une statistique » « des etc », « une soustraction sans retenue », l'exclusion des suicidés qui sont délaissés par la société demeure flagrante.

En plus, L'écrivain personnifie la douleur des victimes en l'identifiant à une personne sans famille « cette douleur orpheline, nul ne l'adopte. »<sup>39</sup>

Ces hommes sont victimes du rejet social. Ils n'osent pas parler du malaise d'une vie qui se termine dans le silence. Ils ne parviennent plus à réduire leur angoisse par le témoignage

Personne ne cherche la cause ni la motivation de cet acte : c'est chacun pour soi. Afin de remettre en question cette inaction,

l'écrivain rend ce silence concret sous la forme d'un objet auquel il se heurte. : « Je me heurte au silence »<sup>40</sup>

Il recourt à des images symboliques qui touchent le lecteur afin que ce dernier prenne conscience de la figure déniée des victimes, et que sa réflexion soit stimulée en vue de rechercher ce que sous-tendent ces images.

Par ailleurs, l'espace ferroviaire est dessiné allégoriquement. Le narrateur décrit la sécheresse des sentiments de façon concrète en présentant ce lieu comme un désert, malgré la foule et l'encombrement des passagers.

A ses yeux, « les quais bondés sont aussi déserts que le Sahara, la chaleur en moins. »<sup>41</sup>. Le mot « déserts » figure rhétoriquement l'absence de l'eau mais réellement, il désigne le manque de l'affection, de la compassion, alors que la chaleur du Sahara sous-entend la chaleur des sentiments humains.

De même, il présente concrètement le silence des cimetières au Maroc qui reste un bon exemple pour décrire le mutisme généralisé par des « tombes blanches, le carré des suicidés, enterrés avec les prostituées. »<sup>42</sup>, une dénigration des victimes, et une humiliation de leur mémoire.

Cependant, l'incommunicabilité cède la place au morbide. Suite aux accidents, les voyageurs manifestent des signes d'humeur. La plupart ne réagissent pas et plaquent leurs écouteurs contre leurs oreilles, en augmentant le volume dans leurs casques.

D'autres sont décrits ainsi : « Les derniers montés se rencognent contre la paroi du RER, les yeux fermés. »<sup>43</sup>

Les passagers prennent l'annonce d'un accident à la légère. Lorsqu'un conducteur sous le choc parle au micro de « sui... »,

avant de se reprendre et d'annoncer un « accident grave », les passagers du wagon rigolent.

Ils répliquent « Ce n'est rien. »<sup>44</sup> Alors que les agents de SNCF s'écourtent à banaliser ces tragédies du quotidien et vise à travailler durement afin que tout rentre dans l'ordre.

Le narrateur explique la situation par ses mots : « Pas de question de se mouvoir, de s'émouvoir, chacun est enfermé à l'intérieur de lui-même »<sup>45</sup>.

Le silence est traduit par l'immobilité où les passagers revoit « le trépas sans commentaire, dans sa plus simple expression. »<sup>46</sup> Sons et silence, images et gestes contribuent à nous transmettre un calme effrayant qui « A la violence du choc a succédé le silence(...) pas un mot pour dire la souffrance »<sup>47</sup>

Par conséquent, le narrateur ressent dans la foulée l'insécurité des individus qui se réfugient constamment dans la discrétion. Il se demande si ce refuge protège l'intimité ou cache une information. La cadence du silence s'assure de briser le rythme du quotidien, et se pose comme un voile entre la compassion et la souffrance. Les réactions sont inénarrables, et les expressions sont indicibles. Les passagers cachent à eux-mêmes et aux autres ce qui, conventionnellement, ne peut être rendu inconscient. Le mystère témoigne des zones obscures qui, de toute façon, existent dans l'inexprimable.

Par un jeu de mots, le narrateur montre le mécanisme de discrétion ; par un ton ironique il explique comment les gens se rendent silencieux. :

«Qui ne dit mot consent. Qui ne dit suicide se condamne à revivre ad nauseam<sup>48</sup>. Qui ne dit combien, pourquoi et comment

s'excuse, à l'image de notre pays à subir une crue de cette mortalité honteuse. »<sup>49</sup>

Le style, avec une succession de négations et d'affirmations, procure une symétrie sonore qui stimule le lecteur et qui attire son attention par ces deux structures contradictoires mais complémentaires.

Les gens s'occupent des conséquences du geste suicidaire sans donner de l'importance à l'état d'esprit des personnes concernées. L'inaction engendre et traduit en même temps cette rupture profonde du lien de fraternité.

La solidarité d'une communauté dans la résolution à la compassion face aux accidents ne se manifeste pas. Aucune entraide n'est matérialisée par des comportements communicationnels. Les observateurs se taisent, ce qui renforce l'abandon, et favorisent le port du masque humain.

Néanmoins, l'indifférence cache l'individualisme des hommes. Ce n'est pas le choc qui rend les passagers muets, mais l'égoïsme. Afin de rendre ce sentiment d'insouciance concret, l'auteur procède à un renforcement de l'idée en expliquant le général par le particulier:

« Le suicide sur les voies n'est pas une vie perdue. C'est du temps perdu. L'existence de tous est contrariée par la défaillance d'un seul »<sup>50</sup>

Une succession décroissante entre « vie /temps et tous/seul » dénote l'égoïsme quotidien. Les termes choisis minimisent le statut des victimes, qui au lieu de regretter toute une vie perdue, on déplore le temps gâché, et on condamne un suicidé qui perturbe le trajet.

L'écriture véhicule la tension des passagers sur le retard issu de l'accident. Le narrateur décrit la cruauté des gens face au report des départs.

Il souligne qu'« en suggérant d'écarter le légiste, on réduit cette mort là au fauchage d'un chevreuil. La mort est passé, la vie est pressée. »<sup>51</sup>

La comparaison littéraire met en relief la sauvagerie d'un monde nonchalant, comme le fauchage, dur pour un animal paisible.

L'accent est mis une nouvelle fois sur les horaires bousculés, plutôt que sur le temps des morts. En insistant sur l'ampleur de l'accident, l'écriture souligne la sévérité du monde, dont la seule priorité est la circulation

« La plupart des voyageurs n'ont qu'une obsession : les retards causés par ces désespérés qui feraient mieux d'aller se supprimer ailleurs, de se noyer, d'avaler des médicaments. »<sup>52</sup>

Les différents moyens de suicide comme « se supprimer, se noyer, avaler » sont des actions à l'encontre des humains, tandis que d'autres actions comme échanger, s'entraider, compatir, sont oubliées et inexistantes dans ce contexte.

Le narrateur commente la réaction générale des voyageurs à ses mots:

« Par leur égoïsme, ils bloquent le trafic pendant des heures. Des centaines de passagers manquent leurs rendez-vous professionnels, leurs entretiens d'embauche, leurs examens, leurs retrouvailles avec leurs amoureux. Ces rôleurs dénigrent les agents de la SNCF qui lambinent au lieu de réactiver le trafic. Ils sont prêts à voir le train rouler sur les restes du mort puisque, précisément, il est mort. »<sup>53</sup>



Les contestataires n' éprouvent que l'essoufflement du stress , d'autres, ne s'occupent que du nombre d'accidents, sans tenir compte des détails sur les personnes qui se sont suicidées, ni sur les maux qui ont eu raison d'elles.

Le narrateur détaille plusieurs aspects de l'insensibilité afin de mettre en cause un déficit moral. Il revoit sur le quai des badauds qui prennent des photos avec leur portable.

le narrateur les décrit comme des « voyageurs voyeurs »<sup>54</sup> en qualifiant leurs actes de « la comédie humaine »<sup>55</sup> tandis que d'autres insultent les agents d'accueil qui évacuent les rames. Certains doutent de la réalité des faits. Ce sont comme le souligne le narrateur des « goguenards » qui demandent si c'est un faux suicide ou une grève surprise, ou si c'est un échappatoire de la part du conducteur qui veut terminer son travail.

Une phrase assertive concise résume la pensée des voyageurs : « A la défaillance des uns répond la défiance des autres. »<sup>56</sup>

Ajoutant à l'abandon des passagers, l'inaction des employés de chemin de fer. Le conducteur n'est pas en état de choc comme le décrit le narrateur « si nul n'est affecté, le train repartira plus tôt. »<sup>57</sup>

Plusieurs expressions ,qui mettent en exergue le silence, sont les termes de trafic ferroviaire comme : « reprendre « en marche prudente » » ou « une remise en route dégradée » ou encore « dégagez les voies et qu'on reparte ! »<sup>58</sup>

En plus, Un cheminot pleure lorsqu'un homme s'était jeté devant la loco. « il avait dû nettoyer son train, ôter un par un les débris humains incrustés. »<sup>59</sup>

La parole compatissante des agents de SNCF est manquée ainsi que celle des policiers et des agents de sécurité qui « parlent de corps chewing-gums éparpillés sur des dizaines de mètres. Corps hachés, corps bâchés. Draps blancs, alèses, cache-misère. Ils parlent de l'odeur qui s'accroche à leurs cheveux pendant des jours. »<sup>60</sup> ajoute le narrateur

La répétition du mot « corps » suivi des adjectifs successifs intensifie la compréhension de la scène ensanglantée des accidents. On souligne que « toute connaissance est réminiscence »<sup>61</sup>. L'écrivain sensibilise ainsi le lecteur par la redondance et l'énumération des qualificatifs.

Il excite ainsi les sens de perception par l'odeur collé sur les cheveux, la couleur des draps de mortuaire, le morcellement intense des corps dans « hachés » et « bâchés » et par le mot « misère » qui récapitule toute la scène abominable des victimes disséqués.

D'ailleurs, la nouvelle est diffusée par les haut-parleurs de la gare, mais avec des mots dépourvus de vie et d'agitation. L'écrivain indique qu'ils sont vides d'émotions : une parole muette sans compassion, un silence absolu qui rend les annonces non seulement inaudibles mais aussi invisibles.

L'acte suicidaire est sous-estimé comme le décrit le narrateur : « comme d'habitude, les mots avaient été choisis à dessein. L'expression « Traffic perturbé » m'est apparue dans toute sa froideur. Officiellement, aucun être humain n'avait été perturbé. »<sup>62</sup>

La détresse des suicidés passe dans les pertes et profits de la vie quotidienne. Ces personnes se détruisent devant des visages vides d'expression, des esprits distraits, et des âmes insensibles.

L'écriture révèle, par un jeu de mot, le statut perturbé des suicidés entre absence et présence. L'écho des annonces déclare une « personne sous un train »<sup>63</sup> plus tard, l'écho poursuit : « accident de personne ».

En fait, l'accident n'a touché personne puisqu'aux yeux des gens « L'accident de personne n'est vraiment l'accident de personne. »<sup>64</sup>.

L'existence du corps du victime marque sa disparition. le terme « Personne » est bien choisi puisque qu'il porte un double sens « quelqu'un » et « aucun ».

Le public perçoit le suicidé comme « un être privé de nom, de visage, d'existence réelle »<sup>65</sup>, donc inexistant ; les gens se précipitent pour réduire le temps d'attente.

D'un autre côté, les articles des journaux locaux mentionnent à peine les accidents, se contentant d'évoquer la déviation du train sur une autre voie à cause d'un suicide plutôt que d'écrire sur les personnes ou sur les accidents eux-mêmes.

Les journaux insistent sur les troubles du trafic : « le journal parlait moins du décédé que de l'excédé »<sup>66</sup> la mort se passe sans commentaire.

Ce sont des annonces automatiques, pétrifiées et tautologiques, critique le narrateur, qui rajoute que « l'échelle des priorités s'imposait dans sa crudité, dans sa cruauté »<sup>67</sup>

Suite au mutisme généralisé des hommes, une série d'interrogations sans réponses s'accumule, un procédé narratif qui impose l'interaction dans un contexte social.

Il constitue autant d'appels à répondre, et favorise la mise en lumière des cas suicidaires, ainsi que la mise en cause du silence social.

Des interrogations visent ce que pensent les passagers lors des accidents : « Comment ces hommes et ces femmes réagissent-ils quand la voix chevrotante d'un conducteur annonce un accident de voyageur ? Que pensent-ils, tout au fond d'eux ? »<sup>68</sup>

Elles révèlent un silence à double sens : d'une part, l'impression d'un secret ; d'autre part, l'impossibilité de le dévoiler.

D'autres questions s'interrogent sur la vraie situation des passagers lors des accidents : « Sommes-nous vraiment nous-mêmes dans ces migrations quotidiennes, secoués , tassés, comprimés, embarqués, débarqués, sans cesse retardés, assaillis par la laideur des choses, subissant les arrêts inexplicables, les attentes interminables, pertes et fracas ? »<sup>69</sup>

Une énumération essoufflée des verbes d'actions par ordre croissant dès l'embarquement jusqu'au débarquement qui traduisent le quotidien des voyageurs subissant l'arrêt de leur journée à cause d'un imprévu.

La citation retrace le stress du quotidien que l'écrivain remet en doute par une interrogation dubitative qui attend une réponse.

Ces questions constituent un espace esthétique , une discordance narrative qui traduit l'incomplétude et la réalité inquiétante.

Devant son incapacité à retrouver la parole, le narrateur s'interroge, à la recherche de la vérité. Cette série de questions

envisage également les conséquences d'un tel acte sur les suicidés. le discours du narrateur reste à ce titre significatif:

« Mais leur âme, qu'est-elle devenue ? court-elle sur le ballast, chassée par les corbeaux sous leur linceul de plume ? ou bien a-t-elle migré en chacun de nous pour bousculer nos pensées qui ne pensent pas ? »<sup>70</sup>

Ces outils interrogatifs permettent de circonscrire le souci du narrateur, ainsi que l'épaisseur argumentative et émotionnelle voulue pour répondre à ces locutions.

En plus, des questionnements sur l'état de déprimé avant son suicide intriguent le narrateur comme :

« S'agissait-il de la petite apprentie kiné ? ne pouvait-on rien faire pour elle avant qu'elle se détruise ? seule sa carte de transport a permis de l'identifier. »<sup>71</sup> « serait-il plus facile de mourir que d'avouer son mal-être ? »<sup>72</sup> « jusqu'à quel degré de souffrance il faut aller pour se détruire de la sorte. Jusqu'où il ne faut pas s'aimer »<sup>73</sup>

En outre, l'état de la personne dépressive avant son suicide intrigue le narrateur, qui s'interroge en faisant état d'une spontanéité liée à l'urgence du propos. Ce sont des interrogations «percontatives» à la recherche d'une information, sans interlocuteur, ce dont témoigne le manque de parole et d'échanges. Ainsi, le discours s'ouvre à la béance du silence.

Ces interrogations mettent en suspens la question du silence. Les « comment », « pourquoi », « quand » et « qui » problématissent le fait, invitent le lecteur à participer à la résolution de l'énigme. L'écrivain se demande : « Parfois on ne sait rien. »<sup>74</sup> lors de l'arrêt d'un train au milieu de la campagne, et il affirme que le silence

persiste et le réseau ferré laisse « le convoi repart, nous restons avec nos pourquoi. »<sup>75</sup>

L'écriture met en mots une ambiance pesante d'ignorance mutuelle, et rend dicible le malaise du silence. Alors, comment peut-on prendre en compte ce qui a existé violemment quand tout concourt à l'effacer ?

### Le silence imaginé

« le silence nécessite la fonction imaginative. »<sup>76</sup>, lorsque les émotions font défaut, la réflexion prend la place. « Je cherche en vain un peu d'humanité »<sup>77</sup> souligne le narrateur qui ne peut jamais être indifférent :

« Depuis le premier suicide sur ma ligne, en septembre ; je cours après cette réalité qui se dérobe. Insupportable réalité qu'une conspiration d'agents consciencieux s'ingénie à éluder. »<sup>78</sup>

À l'intérieur du monde du silence, le dynamisme de la création de sens s'effectue intuitivement, et est saisi à travers la perception et la sensation du narrateur qui souligne à ce titre : « L'imagination galope aussi vite que les animaux de la forêt »<sup>79</sup>

La discrétion donne l'occasion au narrateur de laisser libre cours à l'imaginaire et à la tentative d'attribuer un sens au monde, au lieu de le subir, d'exprimer avec des mots les circonstances des actes suicidaires. C'est la porte d'entrée de cette mise en forme imaginaire de l'autre et du monde.

Ressentir les émotions et les sentiments des autres demeure un acte de respect, de partage et d'affection envers ce qui en manque. Il s'agit d'une remise en question de l'état des suicidés afin de prendre conscience de leur mémoire et de mettre à l'examen leur situation précaire et critique.

Le silence demeure, pour le narrateur, un objectif contre lequel lutter. Il le recouvre par des scènes dessinant l'épisode secret des victimes qu'il imagine.

Le narrateur ne cesse de penser à la suicidée du dimanche matin: cette jeune kiné qu'il imagine désespérée de ne pouvoir toucher autrui et il se demande « si elle accepte d'être touchée. »<sup>80</sup>

Il imagine les circonstances qui la pousse à se sacrifier alors que les gens sont distants, « l'assurance du silence. Toutes les occasions sont bonnes pour se manquer. »<sup>81</sup>

En conséquence, l'absence de la parole mène au langage gestuel.

Par le suicide, la victime va au-delà de la parole, un comportement humain en relation avec le manque social.

La négation de son statut conduit la personne dépressive à s'éprouver par sa réaction: « les gestes concrets doivent être d'une efficacité assez forte pour oublier jusqu'à la nécessité du langage parlé. »<sup>82</sup>

Contre ce silence étouffant et pesant, le narrateur se sent empathique<sup>83</sup> envers les suicidés, et développe un pathos contre l'apathie en soulignant :

« j'essaie d'imaginer ce qui traversait l'esprit des victimes, le jour fatal. Je suppose qu'elles ont accompli leurs gestes habituels pour ne pas attirer l'attention. Qu'elles se sont coiffées rasées, maquillées, parfumées. Qu'elles ont enfilé les habits de l'habitude, boutonné veste et chemise. Qu'elles sont sorties harnachées et bottées. De guerre lasse et lassées d'attendre. Qu'elles ont marché d'un pas décidé. »<sup>84</sup>

La répétition de « qu'elle » plus le verbe au passé constitue la restitution minutieuse de leur vie privée, met en exergue leur

action, leur mode de vie, une redondance, un appel à leur présence , et une revendication de leur mémoire.

Le narrateur pense aux victimes, et s'enfonce dans leur pensée, « Avec l'étrange arithmétique des désespérés : n'est plus rien et juger que ce rien est encore trop. Se changer en objet périmé qu'on retire de la circulation. Une denrée jetable, n'en parlons plus. »<sup>85</sup>

Il questionne la pensée des désespérés, qui décident de mettre fin à leurs jours car ils ressentent leur insignifiance. La révélation du secret d'un autre, c'est-à-dire mettre au grand jour ce qu'il ressent, permet de discerner le sens de son action.

Le narrateur retire les victimes de l'oubli, recrée leur monde, leur passé, ressent de nouveau la scène. Il imagine quelqu'un qui lui prend la main et qui lui desserre le cœur. Il évoque la parole éventuelle d'un suicidé : « Personne à côté de moi »<sup>86</sup>

Il déduit que le manque de la parole demeure la cause de leur acte.

Le narrateur explique :

« Ils sont ceux que je n'ai pas entendus , dont je n'entendrai jamais la voix. Je ressens leur présence pourtant. Ils sont là, (...) »<sup>87</sup>

L'imagination concrétise rhétoriquement l'état d'esprit de ces désespérés. Seul et muet : « la solitude au bras du silence. Ils n'ont pas réussi à joindre les deux bouts. Le bout de leurs forces avec le bout de leur détresse. Pas assez de forces , trop de détresse »<sup>88</sup>

L'abstrait est matérialisé dans la « force » et la « détresse » qui sont figurées en deux bouts évaluatifs en « trop » et « pas assez ». Ce procédé rend plus accessible les sentiments éprouvés par les



suicidaires et rapproche, de plus, l'illisibilité de leur manière de pensée.

Par ailleurs, il les imagine au moment de l'accident où « la foule était immense, mais ils n'ont vu personne et personne ne les a entendus. »<sup>89</sup>

La citation est amplifiée de négation, avec les termes « ne » et « personne » qui assurent l'absence réciproque des victimes et de la société. Le silence public est un sujet pressant où la parole devient impuissante à créer une situation d'énonciation entre le suicidé et le sauveur.

À défaut de la parole sur les victimes et sur les circonstances qui les poussent à mettre fin à leur vie, le narrateur imagine des scénarios ayant conduit à ces actes suicidaires.

Néanmoins, il imagine qu'il les interroge ; : « A quoi pensez-vous ? »<sup>90</sup>, afin de restituer un dialogue éventuel avec le victime. Par l'intertextualité, le narrateur relate la réponse envisagée du suicidé à celui de l'écrivain Romain Gary<sup>91</sup> qui a connu le désespoir.

Sous son pseudonyme, Emile Ajar, Romain écrit dans son œuvre Gros Câlin<sup>92</sup> : « la vie , ça demande de l'encouragement »<sup>93</sup> un intertexte qui approfondie le point de vue du narrateur .

Julia Kristeva souligne qu' « aucun texte littéraire n'échappe à l'intertextualité, vu qu'il s'élabore toujours par rapport aux textes du passé et qu'il actualise ainsi indirectement ce que ces écrits contiennent en puissance »<sup>94</sup>

Le texte de Gary rend également plus esthétique et puissant la situation chronique des suicidés par la métaphore :

« Le grand fleuve démographique, ce n'est pas du tout le grand fleuve Amour, croyez-moi, les noyés passent inaperçus, à cause de la force du courant dans le métro, aux heures de la pointe. »<sup>95</sup>

L'écrivain identifie les suicidés aux noyés alors que le grand fleuve correspond à la voie ferrée.

Il affirme en plus par les mots de Gary-Ajar qu' « il y a une mortalité terrible chez les sentiments. »<sup>96</sup>, alors que le narrateur ajoute :

« Nous ne sommes pas coupables, nous sommes incapables »<sup>97</sup> de ressentir les souffrances des autres. La symétrie des deux propositions rend le message de l'auteur plus rythmique alors que la ressemblance des lettres « coupable » et « incapable » affirme l'idée du manque de partage par sa puissance poétique.

Par conséquent, plusieurs actes de suicides s'effectuent face à l'incapacité du monde de partager les soucis d'autrui.

Relever l'acte suicidaire à la hauteur d'un chef-d'œuvre artistique et littéraire élève le statut des victimes par l'intertextualité, censée mettre deux sujets superposés et rapprochés qui, par conséquent, défendent leur situation sociale.

Affrontant la parole confisquée, le narrateur « dresse l'inventaire de la souffrance »<sup>98</sup>, ainsi que celui de la victime avant son geste, puis celle de ses parents, de son conjoint de ses enfants, de ses amis. Il procède ainsi à une modalité d'écriture qui ravive les instants négligés dans la vie des personnes perdues.

Il comble d'avantage le déficit de la parole par l'imagination. Il les évoque « longeant la ligne qui s'enfonçait à travers la forêt, éclairés par la lueur pâle de leurs téléphones portables. »<sup>99</sup>

Il envisage également la réaction du conducteur en ajoutant : « peut-être le conducteur avait-il vu le visage de la victime. Il arrive qu'en plein jour les suicidés regardent celui qui va les anéantir. Un air de défi ou de gratitude.

Il explique en terme sémantique la réalité des faits : « Certains conducteurs croient même voir un sourire. Ce sourire les hante à jamais. »<sup>100</sup>. Il imagine que l'agent de SNCF s'occupe des gestes de suicidé.

Le narrateur essaye de deviner les motifs d'un tel acte par une réflexion sur la situation qui exige un échange communicationnel. Il appelle ainsi à privilégier au sein de l'indifférence le rapport avec l'autre.

« J'ai pensé que des êtres à vif pouvaient parfois décider d'en finir pour de bon. Qu'ils avaient assez enduré cette violence muette, ces petites humiliations qui vous ramènent à la condition d'objets. Peut-être qu'elle vous débusque dans ces instants, à l'improviste, l'impression d'avoir raté sa vie. D'être une erreur humaine qu'un train va corriger »<sup>101</sup>

L'écriture s'attache à l'état d'esprit du suicidé et étale les diverses raisons qui l'amènent à commettre cet acte fatidique. Ce discours explicatif rompt le silence et invite au partage. Pourtant, l'absence de réponses affirme le manque de dialogue comme vice social. Cependant, le narrateur envisage ce que pense le suicidé avant de mettre fin à sa vie. Il le devine, grâce à ses observations sur le quai, par l'expression du visage et par les gestes:

« Il m'arrive de remarquer un voyageur aux yeux fermés. Ses paupières tressaillent . Il dort debout. Le lendemain du deuxième suicide, j'ai surpris plusieurs personnes aux yeux clos par nécessité,

dans le secret de leurs pensées. Je me demande si on s'entraîne à mourir. »<sup>102</sup>

L'auteur met en question le suicidé et explicite son existence. Il envisage l'échange, et réactive ce lien en faisant appel à la connaissance de son cas. Il exprime son attention à ce sujet, et explique ce qu'il désire que l'on fasse dans l'intérêt des personnes dépressives. :

« Je m'imaginai alors juge ou avocat. Je travaillais le droit pénal comme un boxeur travaille son gauche. »<sup>103</sup>

La comparaison insiste profondément sur l'effort que le narrateur imagine fournir pour les vaincus. De même, il s'interroge sur la nécessité d'un médecin légiste pour le décédé. Il imagine qu'il revient sur la scène pour s'occuper du mort.

Afin de toucher le lecteur, il compare la scène à une scène artistique. L'art et l'imagination contribuent à la rhétorique de la narration :

« Je garde l'image de la victime coupée en trois. Jusqu'ici, cette vision m'évoquait le music-hall d'antan, quand l'illusionniste faisait entrer une beauté souriante dans la malle aux sabres. »<sup>104</sup>

Avec le son de « roulement de tambour, » et le geste d'un « sourire indemne »<sup>105</sup>

l'atrocité du corps disséqué correspond à la beauté perdue de la femme. Le magicien n'est que l'image allégorique du conducteur du train, tout comme le lieu sinistre du chemin de fer est assimilé au music-hall, et les sabres sont mis en parallèle avec les rails tranchants.

Le sourire de la femme est semblable à celui du suicidé : un sourire désespéré. La scène suicidaire, dénigrée par toute une société, est

élevée par l'écriture au niveau de l'art, de la littérature et de la rhétorique.

Cette dernière permet au lecteur de ressentir tout l'accident en mobilisant l'ensemble de ses sens : geste, son de tambour, beauté, sabre et malle le rapprochent de la scène du suicide.

Imaginer les scènes couvertes par le silence permet une flexibilité interprétative, une présentation complète d'un acte non révélé, met l'accent sur les victimes et leur motivation secrète, insiste sur l'importance de la réaction, dévoile un monde sensible, et remet en question l'acte de la parole.

Par ailleurs, l'écrivain explique à travers l'art pictural, le silence et la solitude en comparant l'indifférence des passagers par celle d'une toile du peintre américain Edward Hopper.

Le tableau *Les oiseaux des Nuit*<sup>106</sup>, présente la solitude de la grande cité par trois personnes isolées, vus sur le comptoir d'un bar à la gare du RER parisien. Il n'y a que le vide dans une ambiance « glacée »<sup>107</sup>, chacun est encombré de son silence : le narrateur met en question l'incommunicabilité.

Leurs yeux reflètent un désarroi et « leurs regards se perdent à l'infini ? »<sup>108</sup>. Ce bar est « bondé de non-dits »<sup>109</sup> ce qui reflète un état de froideur au voyeur.

L'indifférence est démontrée par la couleur jaune qui marque la froideur, bien que la femme rousse décrit « comme une flamme » symbolise la couleur du sang. Les oiseaux des nuits sont noirs comme le soir donnent l'impression de deuil.

Le tableau aux yeux de l'écrivain concrétise les sentiments du silence, et l'indifférence car les personnes s'ignorent. Le narrateur les identifie enfin aux suicidés :

« Ce sont les inconnus que des trains ont broyés près de chez moi. Ils boivent un dernier verre , juste avant. »<sup>110</sup>

Néanmoins, le nom propre du peintre « Hopper » évoque le mot « Hope » ou « Espoir » en français. Le narrateur ressent l'espoir dans le pinceau du peintre en vue de changer ce monde muet en présentant des toiles expressives et impressionnistes.

Outre, la toile intitulée *La Maison près de la voie ferrée*<sup>111</sup> du même peintre qui, aux yeux du narrateur une autre figure concrète du silence inquiétant de la gare, présente une bâtisse « inquiétante »<sup>112</sup> reflétant l'ambiance redoutant du quai.

Les corbeaux reviennent ici, avec leur mauvais présage, « sur l'acier brossé des rails proéminents. Leur reflet coupe l'image comme il couperait le corps. Le chemin de fer est une lame de rasoir, un flanc de couteau. »<sup>113</sup> souligne l'écrivain

L'écriture donne à voir par l'art plastique le monde maussade des quais. Plusieurs signes picturaux renvoient à la coupure du corps et à l'acuité des rails. Le silence reste l'arrière-plan des toiles, du paysage décrit sans personnages ni agitation.

Le peintre vient montrer ce que l'on ne voit jamais. La peinture poétise l'écriture du silence, lui donne une valeur illustrative. L'écrivain relie techniques picturales et stylistiques, et élève le sujet en question à l'esthétique picturale. Le narrateur ajoute :

« Hopper est un formidable montreur de monstres comme vous et moi, des icebergs d'égoïsme, tout aussi bien victimes que coupables. »<sup>114</sup>

Cependant, il pense à la violence verbale que déclenchent une bousculade, un pied malencontreusement écrasé au démarrage de

la rame, une épaule heurtée au freinage lors d'un nouvel accident. Il imagine l'état des passagers exaspérés: « La rancœur se libère, les frustrations remontent , les insultes fusent. »<sup>115</sup>

A ce tableau tendu contre les victimes, il imagine un autre opposé, qui leur fait regagner un statut social aisé. Il le décrit ainsi :

« Je rêve. Sur chaque table de chevet, sentinelles de nos réveils, des simulateurs d'aube diffuseraient une lueur orangé. Les quais du RER seraient éclairés à flots. Des lumières jailliraient sous les pas des voyageurs comme l'eau des fontaines. Des colonnes de verre fluo brilleraient, chaudes et avenantes , substitués aux bras qui ne se tendent pas. Faute de puiser du bien être dans le regard de l'autre, les candidats au suicide feraient une cure de mercure. Des halos contre la mélancolie. Contre les bonshommes de givre que nous sommes, face à nos semblables. Nous avons des prises pour recharger nos téléphones. Aucune pour nous réchauffer. »<sup>116</sup>

Face au silence, l'immensité des images débridées, L'imagination surmonte le silence, libère l'esprit du prison d'un monde cruel.

On souligne que « L'imagination est un rempart contre l'angoisse, elle enseigne. »<sup>117</sup> Le spectacle de misère s'est transformé en Eldorado pour les suicidés.

La société les sert au lieu de les subir. Les quais sont loin d'être des lieux meurtriers, devenus en l'occurrence, des espaces de confort et de bien-être.

Il s'agit d'une revendication humaine imaginée en faveur des désespérés, un appel à une réforme morale et culturelle de la société.

L'esthétique scriptural rejoint le monde monstrueux de voie ferrée. Les couleurs éclatantes « orangé ; fluor ; » ainsi que les

lumières effervescentes comme « l'aube, lueur, lumière » signes de joie et d'épanouissement, envahissent la scène, compensent la couleur grise et noire du quotidien.

Une série d'analogies déforment la réalité. On souligne que « la clé de la prison mentale réside dans le jeu libre et illimité des analogies »<sup>118</sup>. De là, Elle libère les esprits emprisonnés dans le silence. Lumière contre obscurité, brillant contre obscure, joie contre mélancolie, et chaud contre froid.

Le tableau est divisé en deux camps : celui des désespérés qui regagnent leur vie, et celui des muets qui s'immergent dans leur égoïsme, qui ne cherchent qu'à charger leur portable.

L'imagination contribue à couvrir l'insouciance sociale, et convoque le lecteur à examiner les marginalisés afin qu'ils retrouvent leur estime de soi.

Or, l'imagination reste une communication non verbale dans un espace intérieur, qui repose sur un langage gestuel, postural, expressif, ou sur des manifestations physiologiques dénuées de liens avec la parole.

Alors qu'imaginer demeure un effort individuel de la part du héros afin de mettre au point les non-dits et de pallier le manque d'informations qui entoure le silence.

Le narrateur peut-il connaître la réalité cachée derrière le silence et ébranler le monde muet en déclarant ses secrets ?

#### Le silence déclaré

L'absence de commentaires sociaux augmente la curiosité et l'intérêt du narrateur, qui s'attend à une verbalisation continue. Sa prise de position envers l'insouciance vise à avoir une vision



complète des accidents et à sauver les victimes de la désocialisation.

« Je cherche un signe au milieu des visages, sur les quais de ma gare de banlieue. Je cherche un sens à ces actes. »<sup>119</sup>

Le narrateur insiste sur l'acte de la parole, il souligne que « si les gens ne parlent pas, on passe à côté. »<sup>120</sup>.

Face au suicide humanitaire, on ne se laisse jamais indifférent, réclame le héros ; « Je ne m'habitue pas au silence qui accompagne ces drames. »<sup>121</sup>

Afin d'avoir une meilleure lisibilité du monde social, le narrateur recherche des témoignages, une manière de partir en quête des mots et du sens caché des actes derrière le silence, de mettre en cause cet état inexpressif. Ainsi, il ébranle une humanité privée de voix. « J'ai voulu savoir . (...). Savoir ce que les gens savaient. »<sup>122</sup>

Cependant, le monde muet ne dispose que de blogs sur internet, un moyen silencieux d'écrire face à un monde virtuel. Les mots sont trouvés sur les écrans du web qui figurent un tableau moderne. Le point de rendez-vous est un site consacré aux transports ferroviaires en région parisienne. :

« blogencommun.fr. »<sup>123</sup>

Néanmoins, ces internautes sont inconnus, sans nom, ni apparence. Le narrateur souligne à ce propos :

« C'est commode de ne pas se nommer. (...). Les seuls mots posés sur ces drames sont virtuels. Ils n'existent pas, nul ne les entendra jamais. Il s'agit de « postes » jetés par des internautes sans nom, ni visage. »<sup>124</sup>

C'est dans l'anonymat que le silence est agité, semble-t-il. Le narrateur essaie d'arracher des témoignages contre un silence

volontaire et radical, mais ni les personnes ni les mots ne sont concrets. Ce groupe d'hommes se retrouve sur un blog, et seule la lecture du narrateur les saisit.

Pourtant, cet espace est censé permettre aux voyageurs d'échanger. Cependant, la communication est falsifiée et irréaliste, et les internautes sont loin de dialoguer avec de vrais locuteurs. Les avis s'élancent sans réponses ni échanges.

Le discours du narrateur reste à ce titre significatif : « Comme les suicidés. Personne ne parle à personne. Des gens installés derrière leur écran, dissimulés derrière leur pseudo, commentent ce qui est arrivé. Des fantômes dialoguent avec d'autres fantômes. Que peut-on espérer quand les mots sont des courants d'air. ? »<sup>125</sup>

En fait, le protagoniste tend pour les témoignages directs qui exigent l'écoute des autres, et leur interaction, « Pour les témoins directs, la nécessité d'en parler est plus forte que tout. Devant le non-dit organisé, il faut que des mots sortent et d'autres les écoutent. »<sup>126</sup> affirme-t-il

De son côté, il envisage un compte rendu « verbatim » sur les avis des hommes discret. La voix sourde des témoins est collectée sérieusement par le narrateur qui résume à ses mots :

« A l'écouter, j'ai l'impression que le drame a eu lieu hier. Les faits remontent à trente ans. La douleur persiste, tapie, sans répit. Les suicides récents l'ont même ravivée. »<sup>127</sup>

Le narrateur souligne ainsi l'importance de l'écoute, du dialogue qui rend hommage aux morts.

Cependant, les discours rapportés assurent la tension sociale envers les victimes :

« Je ne suis jamais désolée pour les gens qui se jettent sous les roues des trains et autres métros, bien au contraire, je crois que je les méprise. Les suicidés des transports en commun, je n'en peux plus. Ils nous pourrissent la vie. »<sup>128</sup> déclare un internaute

Les contestations remontent contre les victimes et attestent une insensibilité sociale persistante à travers un autre internaute qu'affirme qu' « un suicidaire c'est malheureux, mais je préfère me montrer solidaire avec les gens qui se battent pour vivre. »<sup>129</sup>

Celui-ci est pour les gens qui se réveillent le matin pour gagner leur pain qui malgré le mauvais temps, ils tiennent à la vie. il surenchérit : « je préfère m'intéresser aux « vivants », à ceux qui se défoncent pour vivre. »<sup>130</sup>

D'autre accuse les suicidés d'être aussi égoïstes qu'égoïstes :

« Ces gens-là ne sont-ils pas eux aussi égoïstes et individualistes, en gardant leurs problèmes pour eux, les ruminant dans un coin et un « beau » jour décidant de se jeter sur les rails ? »<sup>131</sup>

Les discours ne peuvent bénéficier d'un échange collectif car chaque individu n'écrit que pour lui-même. Il y aura autant de silence que de contact verbal.

Lorsqu'un autre souligne qu'il « Ya des gens qui peuvent être blasés de la mort d'autres gens, quitte à les traiter d'abrutis, (...). »<sup>132</sup>. Ces types éprouvent un cynisme sans tenir compte des souffrants.

Le narrateur écœuré rajoute qu'un blogueur « voit dans ces gestes la volonté de choquer et d'exhiber sa détresse avec une violence indécente comme un reproche à notre indifférence »<sup>133</sup>, Choqué par les paroles des témoins, le héros commente que :

« Ces personnes qui veulent qu'on continue à rouler sur le corps car il est mort donc on s'en fout, c'est qu'un jour on ne leur annonce pas que la personne sur qui leur train vient de passer est un membre de leur famille. »<sup>134</sup>

Le narrateur se trouve face à certains qui regrettent d'avoir été évacués du côté où était le corps et d'avoir été empêchés de continuer leur chemin. L'image de la collision et des débris les hante toujours, et ils sont frustrés d'avoir assisté à un tel spectacle. « Pour un peu, ils les envieraient de faire le mur, de se faire la belle. Accès de folie ou excès de liberté au détriment des travailleurs enchaînés. »<sup>135</sup> indique le narrateur.

Par un discours rapporté le narrateur souligne la condamnation d'un passager contre les victimes « Pas de pardon en ce qui me concerne ! un type décédé en gangrénant les autres au passage, et il faut être désolé... ? »<sup>136</sup>

L'individualisme est souligné par d'autres qui affirment : « Au lieu de vous demander si les morts sont heureux là où ils sont, demandez-vous si vous l'êtes, vous »<sup>137</sup>

Un autre voyageur n'éprouve pas la moindre indulgence, « Si des personnes se jettent contre les rames, c'est bien sûr pour contrarier les vivants ; les empêcher d'aller au travail, ou de rentrer chez eux. »<sup>138</sup>

Les internautes soulignent que « Sans égard aucun pour leurs soucis quotidiens. Le suicide comme expression infantile de l'irresponsabilité. »<sup>139</sup> les avis démontrent une sorte de snobisme et une incongruité.

Les propos outranciers du blog ne rassemblent que des « goguenards »<sup>140</sup> qui réclament que ces suicidés soient

« encensés »<sup>141</sup> puisqu'ils tracassent des milliers de passagers . Ces blogueurs qui s'irritent et s'ennuient ne créent qu'un espace de parole cynique et ne font que remonter la détresse ambiante. Cependant, d'autres témoignages affirment le silence social. Un internaute reprend : « j'ai l'impression que les gens qui n'ont rien vu s'en moquent »<sup>142</sup> Puisqu'après l'accident : « pas un cri, aucune plainte contre la SNCF. Tout le monde, même sans rien voir, avait compris. »<sup>143</sup>

D'autre également ajoute que « quelqu'un choisit de mourir , et on choisit encore d'aborder le problème sous la forme de la gêne qu'il a causée , »<sup>144</sup> , il réclame le silence que de perdre son temps.

Des blogueurs assurent la voix froide du conducteur du train annonçant le drame. Alors certains textes reflètent le silence : « Moi qui n'ai rien vu, j'ai perçu l'horreur de cette bâche, refusé de regarder. »<sup>145</sup>

Un témoin affirme à ces mots : « je suis étonnée qu'avec autant d'accidents de personnes le même jour en île-de France, les actualités n'en aient pas parlé ». Il affirme que ces victimes « meurent dans l'anonymat ! »<sup>146</sup> les blogs racontent le silence des presses et des média sociaux .

Un autre raconte l'histoire de cet homme qui lui a demandé du feu, puis qui s'est éloigné vers l'entrée du quai. Il l'a observé qui descendait sur les rails, puis qui a remonté un petit escalier avant de disparaître sous les roues du train. Aucun secours, aucun partage, aucun conseil pour empêcher cet homme de commettre son acte suicidaire.

D'autres témoins sont perdus, à la recherche d'une réponse introuvable, déprimés par le silence environnant. Ils se sentent méconnus et incompris. Ils désirent, au comble de leur tristesse, un moyen d'intelligibilité, qui vise spontanément les inflexions les plus subtiles de leur âme.

Le compte rendu du narrateur sur les blogs des internautes sert à mettre en relief une culture sociale qui s'occupe seulement des conséquences d'un tel acte sur leur vie, leur quotidien, sans compassion pour les victimes.

Les témoignages sont encore muets, car ce sont des avis sans réponses. « les données arrivent au compte-gouttes, avec des années de retard. Tout le monde s'en fiche. »<sup>147</sup>

Les témoins ne parlent que pour se taire. Les mots sont vides de sens. Ils transcrivent le silence et/ou la révolte. La rumeur immatérielle offre un faisceau de sons exempts d'émetteurs.

Chacun se perd en conjectures.

Aux yeux du narrateur, ce sont des mots morts, des attestations ne font que « parler pour ne rien dire. »<sup>148</sup>. Les blogs ne sont qu'une transcription du silence qui révèle clairement l'insouciance globale d'une société.

Le héros trace son commentaire : « Je ne reconnaissais rien d'humain dans ces paroles désincarnés, relevées d'une langue vidée de sa substance, dénuée de compassion. Elles composaient un chef-d'œuvre d'évitement. »<sup>149</sup>

Les mots des internautes visent à neutraliser cette zone d'inquiétude avec des termes propices à l'oubli, inoffensifs et creux.

L'écriture du silence fait allusion au grand écrivain Albert Camus « « mal nommer les choses, jugeait camus, c'est ajouter au malheur du monde. » Ne pas les nommer, c'était nier notre humanité. »<sup>150</sup>

Le narrateur exprime son point de vue par l'intertextualité afin de protester contre les individualistes qui ne pensent qu'à leur planning du jour et à leurs horaires du quotidien.

En outre, il se confronte au vertige de paroles passives, et interprète derrière les mots le sens qui révèle l'incapacité du public à compatir.

Il a son mot à dire en échappant aux futilités, au rabâchage, au dérapage des mots, ainsi qu'à l'incapacité de parler en faveur de ceux qui souffrent.

Il note que les témoignages des passagers ne sont que « de simple avis des réactions . pas des réflexions. »<sup>151</sup> car réfléchir « nous exposerait, mettrait à nu nos faiblesses et nos peurs. En éludant, on fait le gros dos. Tout passe, les trains, les chagrins , les mauvais refrains. RERiens, RERiennes, voyagez tranquilles. »<sup>152</sup>

Une série d'allitérations en « n » qui traduit la négativité des sentiments, et fait référence à « ne » du « néant » qui commente une négation ou un absence.

Tandis que la répétition du son « rain » et « rien » qui est une allitération en « r » créer un effet de dureté du néant. Le « rien » est répété pour intensifier la déficience. Les suicidaires hommes ou femmes sont inexistantes comme si rien n'est arrivé.

Les déclarations mettent en lumière les pensées des passagers face aux personnes abattues. Les blogueurs déploient des instances négatives à l'encontre des morts. L'écriture interprète la pensée d'une société en soulignant que :

« les gens qui n'ont rien dans le cœur pensent que les suicidés n'ont rien dans le ventre. Qu'ils cherchent un moyen de se rendre intéressants. Des égoïstes et des prétentieux dont le but est d'attirer l'attention. Une sorte de snobisme , le suicide dernier cri, avec désespoir en sautoir. Une impolitesse , une incongruité. Un manque de savoir-vivre »<sup>153</sup>

Ce sont des victimes méprisées socialement, qui vont contre le savoir-vivre, face aux voyageurs qui regrettent le temps perturbé par les accidents du train..

Ce sont des émotions mêlées d'exaspération et de frustration. L'écrivain perçoit que cette parole libre révèle ce que ces coléreux et ces intolérants désignaient enfin par ces accidents de « personne».

A l'inverse, le commentaire du narrateur reste révoltant, réconfortant et émouvant en qualifiant ces accidents contre les abattus de « suicide , boucherie, horreur. »<sup>154</sup>

Le mutisme qui cache le vrai sens des réflexes humains apparaît sur le site et « Le blog aide à trouver un sens à tout cela »<sup>155</sup>

Le narrateur en déduit que le silence social dissimule une réfutation intense et une révolte acharnée contre les miséreux. Il perçoit que la société rejette les plus vulnérables. Le silence est un phénomène qui menace le moral individuel.

Cependant, « comment remonter aux sources du malaise puisque la réalité est à dessein minimisée , banalisée, niée. »<sup>156</sup>

Alors, il ne reste à l'écrivain que ses propres mots afin de secouer radicalement ce silence social.

Le silence écrit



« Je cherche à fissurer le silence qui les (suicidés) recouvre de son blanc manteau. »<sup>157</sup>, « Je crois aux mots. »<sup>158</sup>.

De ce point, Le narrateur tente de défendre les morts, concrétise, restitue le geste attendu en leur faveur, en vue de connaître leurs motivations, leurs besoins et leurs sensations. L'écriture est devenue subjective. Elle réactive le pathétique envers eux : « le voile de silence se déchire »<sup>159</sup>, grâce aux pensées intimes du narrateur :

« Ces solitaires nous renvoient à notre solitude. La plus profonde des solitudes. Celle qui naît d'un accord tacite, d'une conspiration du silence. »<sup>160</sup>

L'écrivain déploie une écriture esthétique et littéraire afin de mobiliser les émotions à l'égard de ces victimes et de pénétrer dans leur univers pour partager leur souffrance.

La répétition du mot « solitude » met en relief cet état solitaire qui pousse les hommes à se taire. En conséquence, la solitude et le silence sont les deux partenaires de la passivité humaine.

Le protagoniste condamne également leur discrétion en choisissant l'allitération en « s » évoquant le son de mots « solitude » et « silence » : deux motifs primordiaux qui mènent négativement à la dépression et au suicide

Il interprète l'état d'âme du suicidé : « Chacun est encombré de son silence qui le renvoie vers le bas-fonds de sa solitude. »<sup>161</sup>

C'est un état immuable, un poids, une inertie que rien ne peut ébranler. C'est à travers l'inertie que le suicidé a pris sens, car le monde ne lui parle plus.

L'écriture donne un sens à l'état des personnes dépressives qui refusent de parler ou de s'exprimer. Les expressions de l'écrivain

fissurent le mur de discrétion, et révèlent le fond intérieur des individus en souffrance.

D'ailleurs, il affirme que la parole reste indispensable à l'éveil des sens des personnes dépressives : il revendique leur droit d'être à l'écoute en disant :

« Il suffirait d'un mot, bien sûr. Une parole simple et légère, une attention. »<sup>162</sup>, que le désespéré avait besoin. L'écriture devient un plaidoyer pour les suicidés, leur acte reste une sacrifice contre l'incommunicabilité sociale.

Il repense aux angoissés inconnus que personne n'entend.

L'écriture condamne le regard neutre des passagers par ses mots :

« Taire est une paresse, un abandon qui cache une frayeur. Un déni pour couvrir une lâcheté. Le suicide est un drame du langage. »<sup>163</sup>

Les termes de négativité, neutralité et d'immuabilité comme « Taire, paresse, déni, abandon et lâcheté » mettent en cause l'indifférence sociale.

Annulation des émotions, sentiment de vide, le tout est affirmé par une série de notions accumulatives amplifiée par les termes du silence, jusqu'à devenir un acte volontaire, un phénomène qui s'inscrit dans la spécificité culturelle et nationale de la société.

Le narrateur revient au jour de Noël, où les gens rient, où les cadeaux encombrant les couloirs, où les enfants décorent les sapins avec des ampoules clignotantes, des boules rouges, des guirlandes bleues et des lumières de fête. C'est une présentation embellie par les couleurs et la lumière qui marquent la joie et la célébration des fêtes.

En même temps, il présente une autre scène, celle du quai, teintée de couleur noire où les suicidés sont « nimbés d'un halo d'ombres »<sup>164</sup>. Image expressive des exaspérés condamnés à l'annulation et le retrait.

L'aspect sonore joue un rôle important dans cette comparaison : face aux rires des passagers pendant les fêtes, le narrateur décrit le silence des désespérés.

Tristesse et joie, silence et amusement, couleurs gaies et sombres sont autant de dualités qui s'emparent de la scène et qui renforcent les deux mondes contradictoires : celui des vivants et celui des sacrifiés, celui des indifférents et celui des souffrants.

Par un jeu de mot, l'écrivain affirme par une allitération de « fr » la souffrance des suicidés : « les mots parlent malgré eux. France et souffrance , France et sous-France. Le suicide interroge les fondements de notre condition humaine. »<sup>165</sup> il décrit un état décevant qui marque la société.

L'écriture reste un plaidoyer en faveur des victimes du silence social. Elle soutient les personnes épuisées qui donnent leur vie à cause de leur marginalisation:

« Notre société du chiffre triomphant et des records insignifiants ne sait pas relier chômage et suicide, précarité et suicide, harcèlement et perte de l'estime de soi et acte désespéré. laideur et envie d'en finir. »<sup>166</sup> 55

Les mots s'enchaînent par énumération pour former une série fermée de lacunes sociales qui se termine en une chute ou une envie de mourir.

Le narrateur expose les motivations des suicides par une juxtaposition de termes comme « chômage », « précarité », «

harcèlement », « perte » afin de mettre en relief les circonstances diverses qui poussent les hommes à mettre fin à leurs jours.

Cependant, l'écrivain déploie le style sarcastique visant les indifférents. Il démentit les informations diffusées par les journaux en pointant celles qui sont fausses dans les articles, et il réécrit avec honnêteté que les gens ne poussent aucun cri. :

« Il fut question de cris poussés par des témoins de la scène. Une réaction humaine mentionnée pour la première fois. »<sup>167</sup>

Ainsi, il rajoute par une interrogation rhétorique, sarcastique ses mots : « J'ignore que les spectateurs involontaires du drame ont fait de leur cris. Les ont-ils ravalés ou jetés à la poubelle comme des tickets usagés, avant de les oublier ? »<sup>168</sup>

L'écriture concrétise les cris en objets qui se jettent aux ordures ou qu'on les avale. Les verbes « avaler, jeter et oublier » affirment l'abandon et le rejet. Il s'agit d'un ton ironique qui réfute l'attitude sociale envers les désespérés.

D'ailleurs, le héros condamne allégoriquement le silence des gens en disant : « D'habitude on n'en parle pas, pour ne pas remuer le couteau dans la plaie. Mais quel couteau, et quelle plaie », il affirme par une assertion « rien dire est une erreur. »<sup>169</sup>

L'écriture critique révèle la vérité cachée des indifférents, et souligne que personne ne s'inquiète de vérifier les malheurs des autres : chacun se sent impuissant à participer à leur douleur.

Le discours réclame l'attention de la société : la scène de suicide mérite « une société spécialisée » surenchère le narrateur, qui s'équipe des cellules réfrigérées qu'il compare aux ambulances de pompiers publics. Il revendique une solidarité sociale et une prise de conscience des associations humanitaires.

«Ces gens n'étaient des marginaux ; ils étaient bel et bien dans la vie. Avec leurs part d'ombre et d'indicible. »<sup>170</sup>

Il écrase le silence en défendant les victimes. Il réclame leur statut dénigré, attire l'empathie de la société sur cette catégorie sociale. Le discours du narrateur reste à ce point révélateur:

« S'ils étaient devenus marginaux, c'était à l'intérieur d'eux-mêmes, impuissants à se trouver la plus petite raison de poursuivre le chemin. Il leur faillait une interruption brutale, un aller sans retour. »<sup>171</sup>

Les mots mobilisent les esprits à porter pitié des victimes : « la destruction physique fait partie du choix. On ne peut plus imaginer le corps de la victime. Plus d'intégrité de l'être. Plus de territoire inviolé. Un morcellement. Un anéantissement. S'éradiquer comme une mauvaise herbe. »<sup>172</sup>

Le discours de silence revient avec ses termes de néant et ses adverbes d'absence : « destruction ; plus, morcellement , anéantissement » une absence de cause de motivation et de signification gouvernent la vie du déprimé. Il enlève que la paralysie des émotions reste à la base de silence sociale.

Deux écritures s'opposent afin de mettre en question la discrétion des victimes. L'écrivain retire ce que le fond intérieur du suicidé veut dire et rompt leur silence:

« Je cherche ce que ces désespérés ont voulu nous dire , à nous les vivants. Ils ne se retirent pas sur la pointe des pieds. Ils ouvrent un abîme et nous questionnent sans un mot. Leur détresse pourtant est un cri qui nous est adressé. Ils meurent devant témoins . Leur mise à mort est une mise en scène. Je sens qu'ils nous confrontent à notre indifférence, à notre incapacité à les entendre et même à

les regarder. S'ils se jettent ainsi au vu de tous, c'est qu'ils se croient invisibles. »<sup>173</sup>

Cette interprétation envisage le langage des suicidés qui n'est qu'un geste silencieux, les termes « se retire, abîme, sans un mot, détresse, meurent, mise à mort, invisibles » dénotent que ces suicidés deviennent abstraits, sans apitoiement, victimes de désintéressement social.

Le héros transcrit par les mots la mentalité cachée des désespérés et devient leur porte-parole devant le monde. Il rajoute ses commentaires contre les indifférents :

« Tôt ou tard, le chacun pour soi est un chacun contre soi. On ne s'aide pas, on ne s'aime pas. A l'instant de sauter dans le vide, la dernière personne sur qui compter, ce devrait être soi. Ou l'autre à côté, un autre soi-même qui dissiperait le vertige. Cet autre n'a pas de bras pour empêcher l'inévitable. L'inertie est un début d'amnésie. »<sup>174</sup>

D'ailleurs, une interprétation s'avère indispensable à savoir pourquoi les passagers se détournent des accidents. Le narrateur explique que :

« l'accident de personne frappe chacun de nous. Plutôt se détourner que de découvrir sa propre image. Dans le visage détruit, dans le visage absent, il est possible de se voir soi. Si quelqu'un s'est jeté aujourd'hui, pourquoi pas moi demain ? »<sup>175</sup>

Les individus se déchargent du fardeau de la responsabilité personnelle. Ils se livrent à la négligence ou à l'absence de conscience sans que personne ne puisse être tenu pour responsable. Deux comparaisons qui mettent en exergue l'indifférence face aux suicidés des rails :

Face aux gerbes fleuries déposés au pied d'un arbre ou d'un poteau en souvenir d'une victime de la route ou des couronnes lancés du pont à la Seine à la mémoire d'un noyé, le narrateur souligne que : « Je n'ai jamais vu de bouquets sur les voies où se sont jetés les suicidés. On verse sur les rails nettoyés de la sciure ou du sable. La sciure des animaux. Le sable de l'oubli. »<sup>176</sup>

L'écriture met en défi le silence. L'inaction est une apparence qui cache le vrai sens de l'acte, qui met, en conséquence, le lecteur en contribution. Les mots mènent ce dernier vers une meilleure compréhension du phénomène

« Les lumières creusent les cernes, accusent la fatigue, l'abrutissement, les pensées recuites. Le sempiternel tortillard de la vie , agression à la prochaine station. On reste sur ses gardes. Bonjour à main armée. »<sup>177</sup>

Une série de répétitions marque la monotonie de l'acte du silence indifférent, qui devient une société du déguisement où les vrais sentiments font défaut.:

« Nous formons une galerie de masques. La fatigue est notre maquillage. La lassitude est notre habitude. Nous avançons dissimulés. Masques pour ne pas voir. Masques pour ne rien connaître de la misère de l'autre , de sa souffrance, de son désarroi silencieux. Masques craquelés par la sécheresse de nos sentiments. Surtout ne pas accrocher nos oreilles aux plaintes, ne pas accrocher nos yeux aux regards perdus. On porte nos masques comme on porte malheur. Masques de mauvais œil. Masques grimaçants. Masques de je-ne-veux-pas-le-savoir. Masques de je -n'ai rien-à-vous-dire. Masques de morts-vivants. Mascarades. »<sup>178</sup>

Une allitération en « m » paraît une allusion au mutisme et renforce l'idée du masque qui en est la conséquence. La scène représente une société sans reflexe mais des pensées cachés et falsifiées.

La répétition du mot « masque » intervient le lecteur dans le cercle infernal d'hypocrisie, en dépassant les limites du langage. Le héros dévoile la réalité sociale et met l'opinion public face à ses défauts et sa culture lacunaire.

À ce titre, la littérarité de l'écrivain aide à donner accès à la compréhension d'un phénomène social. On souligne : « L'idée d'une énigme et d'un secret refusant le dévoilement complet est ainsi envisageable à travers une écriture et une poésie basées sur l'allusion. »<sup>179</sup>

Une série d'allusions à d'autres arts comme le cinéma ou la peinture dévoile les pensées du narrateur à l'égard des victimes comme l'allusion au film <sup>180</sup> de réalisateur François Truffaut, *La Chambre Verte*, où l'acteur garde toute sa vie la mémoire de son épouse décédée.

Le narrateur aspire que les profils des suicidés de la gare ainsi que les disparus des rues soient affichés au même lieu de la scène pour être commémorer, comme le héros du film qui accroche à son mur le portrait de sa défunte.

Il réclame ainsi le respect à l'égard des suicidés : « Ce serait une façon de leur dire au revoir autrement qu'en ayant roulé sur leur corps déchiqueté. Le besoin de les découvrir intacts, souriants peut-être, vivants à coup sûr. »<sup>181</sup>



La juxtaposition de l'art cinématographique à la narration littéraire favorise dans l'ensemble la revendication du statut social des suicidés et la révocation de leur mémoire.

D'ailleurs, cette vague de suicides sur le RER renvoie l'écrivain au souvenir d'une autre vague du même type, en Europe : des jeunes lecteurs s'étaient suicidés au revolver après la publication de l'œuvre de l'écrivain allemand Goethe intitulée *Souffrances du jeune Werther*<sup>182</sup>.

Deux siècles plus tard, en 1974, le sociologue américain David Philips baptise cet accident en « effet Werther » qui est devenu un phénomène d'imitation que constituent les suicides consécutifs à la disparition brutale et volontaire de la star de cinéma, Marilyn Monroe.

Le narrateur excelle à relater différents domaines artistiques par des procédés allusifs afin de mettre en lumière auprès du monde entier le cas des victimes du train régional.

De plus, il ajoute une allégorie, cette fois-ci à une personnalité historique : l'ingénieur aéronautique Claudius Dornier, et il espère que les désespérés l'imitent.

Afin de se distraire de sa détresse, cet homme guerrier décide de faire de brefs voyages en avion pendant la guerre mondiale. Pour ce faire, il s'est éloigné des « trous noirs » dans le ciel et choisit un moment où le ciel est « bleu immaculé éclatant et limpide. »<sup>183</sup> pour voyager tranquillement.

En même temps le soir, il s'expose à une lampe « luminothérapie » lorsque la « grande poudrière » de la guerre mondiale à effondrer son moral.

De sa part, le narrateur conseille les déprimés sur les rails de s'éloigner des sources d'énergie négatives qui les déçues et de passer de bons moments ailleurs afin de regagner leur vie . En outre, la nuit devient pour eux un espace de tranquillité ou une thérapie contre la dépression. La compassion de l'écrivain affronte le silence social en faisant référence aux grandes personnalités de l'Histoire qui se sont guéries seules de leur désespoir. L'écriture tend à apporter de l'aide aux miséreux afin de pallier le manque de la parole.

Par ailleurs, le narrateur explique la sensation de victime au moment de son suicide:

« Ceux qui sautent n'ont pas toujours anticipé leur geste de longue main. C'est une soudaine attaque de panique, un épisode délirant, une poignée de secondes durant lesquelles ils ne voient plus d'issue. Leur vie est ce long tunnel qui s'ouvre devant eux. Une plongée dans la nuit. Pour se délivrer d'eux-mêmes. »<sup>184</sup>

L'évocation de leur biographie écrase le silence, ressuscite leur souvenir. Il s'agit d'une invitation à une prise de conscience des besoins des désespérés avant de commettre un tel acte :

« Combien de machinistes voient encore une jeune femme allongée sur les rails, rajustant sa jupe avant l'inévitable, ou l'adresse ultime d'un individu qui saute, un étrange sourire aux lèvres. Combien éprouvent physiquement le choc du corps traîné sur des dizaines de mètres ? Combien gardent en mémoire les cris d'agonie de la victime, quand elle ne meurt pas sur le coup ? »<sup>185</sup>

Grâce à la redondance du mot « combien » qui marque la fréquence de l'acte suicidaire, l'écriture déclenche la sensibilité de la société envers les gestes effectués au moment de l'acte.

En même temps cette répétition intensifie l'idée de la rareté des hommes qui repensent à ces victimes. Une redondance persuasive insiste sur l'indifférence et la dénégation sociale.

L'écriture revendique la mémoire des morts : elle révèle leur vrais sentiments. Le narrateur souligne : « avant même qu'ils tombent, ils se sont déjà effacés. Ils tiennent leur faiblesse pour une faute. »<sup>186</sup>

L'évocation des désarrois du narrateur renforce ce monde vivant des émotions, des pensées profondes, et une mise en exergue de la question du silence.

Les mots demeurent un moyen d'échapper à la tristesse et à la solitude : s'écrire à soi-même pour remplacer l'absence par la présence. L'écriture façonnée par les mots qui suscitent et commémorent la mémoire des défunts fait œuvre d'auto-consolation.

Ce thème d'un langage qui essaie de se faire aussi vaste que le silence et d'un silence qui se veut plus profond que le langage, est aussi celui du récit. Ce qui écrit résiste, proteste, revendique, et redonne droit à qui on a injustement ôté l'espérance.

Dépasser le silence imposant par l'écriture reste l'ultime objectif de l'écrivain. Celui qui tente de se suicider a besoin d'être accompagné de chaleur humaine pour sortir du tunnel.

### Conclusion

La recherche dévoile un phénomène négatif de la société celui du silence, qui mène à la dépression et au suicide.

Grâce à différentes figures rhétoriques et à divers procédés narratifs, l'écrivain transmet aisément son message. Il rompt le silence, et refuse d'être cloisonné dans l'incompréhension, en

donnant accès à la création littéraire qui démasque les non-dits dans un processus de transcription.

L'écriture mobilise les esprits par l'interprétation de l'écrivain des sentiments des victimes, et déduit que le rejet social fait partie de leur déprime et de leur solitude.

L'imagination du narrateur revendique le statut social des personnes dépressives, invite la conscience humaine à dénigrer l'indifférence, et fait entendre leurs voix en dévoilant leur souffrance.

De là, le narrateur rend aux morts leur mémoire en tant qu'êtres humains, et postule, au sein de sa démarche esthétique, le respect à leur égard en tant qu'âmes souffrantes.

Le silence devient ainsi, sous la plume de l'auteur, un acte de parole et un plaidoyer, comme la voix d'un renouveau qui éveille les consciences et qui dénonce l'indifférence.

#### Liste de références

<sup>11</sup> Fottorino, Eric. *Suite à un accident grave de voyageur*, Gallimard, Paris, 2013, p. 40

<sup>1</sup> Fottorino, Éric. est un écrivain français, le fils d'un père marocain. Né à Nice en 1960.

<sup>1</sup> Sartre, Jean Paul. *Qu'est-ce-que la littérature ?*, Gallimard, Paris, 1988, p. 29

<sup>1</sup> *Suite à un accident grave de voyageur*, *Op.cit.*, p.20

<sup>1</sup> un philosophe professeur émérite de philosophie générale à l'Université Jean Moulin Lyon III

<sup>1</sup> Wunenburger Jean-Jacques. « *L'indifférence, faiblesse et force* ». *Cahiers d'éthique sociale et politique*, Revue Autres Temps. N°41, 1994. P.19

<sup>1</sup> Ibid.p 19-20

- <sup>1</sup> *Suite à un accident grave de voyageur, Op.cit.* p.20
- <sup>1</sup> André Barsalou, Marc . *L'expérience du silence et la rencontre*, Mémoire de maîtrise, Université du Québec , Montréal, 2010, P.8
- <sup>1</sup> Merleau-Ponty M., *Signes*, Gallimard, Paris, 1960, p. 167.
- <sup>1</sup> *Suite à un accident grave de voyageur, Op.cit.* p.9
- <sup>1</sup> *Ibid.* p.15
- <sup>1</sup> *Ibid.*
- <sup>1</sup> *Ibid.* p. 56
- <sup>1</sup> *Ibid.* p.58
- <sup>1</sup> *Ibid.* p. 9
- <sup>1</sup> *Ibid.*
- <sup>1</sup> *Ibid.* p. ١٠
- <sup>1</sup> *Ibid.* p. 18
- <sup>1</sup> *Ibid.*p.19
- <sup>1</sup> *Ibid.*
- <sup>1</sup> *Ibid.*
- <sup>1</sup> *Ibid.* pp.39-40
- <sup>1</sup> *Ibid.*p.18
- <sup>1</sup> *Ibid.*p.27
- <sup>1</sup> *Ibid.* p. 29
- <sup>1</sup> *Ibid.* p. 15
- <sup>1</sup> *Ibid.* p. 39
- <sup>1</sup> *Ibid.* p. 55
- <sup>1</sup> *Ibid.* p. 33
- <sup>1</sup> *Ibid.* p. 62
- <sup>1</sup> *Ibid.* p. 38
- <sup>1</sup> *Ibid.* p. 12
- <sup>1</sup> *Ibid.* p. 49
- <sup>1</sup> *Ibid.*
- <sup>1</sup> Genette, Gérard. *Palimpsestes, la littérature au second degré*. Paris, Éditions du Seuil, 1982, pp.7-8

<sup>1</sup> *Ibid.* p. 49

<sup>1</sup> *Ibid.* p. 55

<sup>1</sup> *Ibid.* p. 30

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>1</sup> *Ibid.* p. 56

<sup>1</sup> *Ibid.* p. 56

<sup>1</sup> *Ibid.* p. 37

<sup>1</sup> *Ibid.* p. 35

<sup>1</sup> *Ibid.* p. 37

<sup>1</sup> *Ibid.* p. 25

<sup>1</sup> *Ibid.* p. 10

<sup>1</sup> Veut dire « Et ainsi de suite »

<sup>1</sup> *Op. Cit.* p.55

<sup>1</sup> *Ibid.* p.26

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>1</sup> *Ibid.*p.41

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>1</sup> *Ibid.* p. 43

<sup>1</sup> *Ibid.* p. 43

<sup>1</sup> *Ibid.* p. 53

<sup>1</sup> *Ibid.* p. 29

<sup>1</sup> *Ibid.* p. 28

<sup>1</sup> *Ibid.* p. 43

<sup>1</sup> *Ibid.* p. 42

<sup>1</sup> Kierkegaard, Sören. *La Répétition*, Payot et Rivages, Paris, 2003, p.

60.

<sup>1</sup> *Ibid.* p. 23

<sup>1</sup> *Ibid.* p. 28

<sup>1</sup> *Ibid.* p. 30

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>1</sup> Ibid. p. 24

<sup>1</sup> Ibid. p. 26

<sup>1</sup> Ibid. p. 36

<sup>1</sup> Ibid. p. 36

<sup>1</sup> Ibid. p. 63

<sup>1</sup> Ibid. p. 52

<sup>1</sup> Ibid. p. 53

<sup>1</sup> Ibid. p. 32

<sup>1</sup> Ibid. p. 53

<sup>1</sup> Ibid.

<sup>1</sup> Nazarova, Nina. *Le silence en littérature: De Mauriac à Houellebecq*, Harmattan, Paris, 2013, p 8

<sup>1</sup> Ibid. p. 41

<sup>1</sup> Ibid. p. 34

<sup>1</sup> Ibid. p. 53

<sup>1</sup> Ibid. p. ٦٢

<sup>1</sup> Ibid.

<sup>1</sup> Gouhier, Henri. *Antonin Artaud et l'essence du théâtre*, Paris, Vrin, 1974, p. 142.

<sup>1</sup> Notons : il s'agit d'une simulation mentale de l'esprit et de la subjectivité d'autrui

<sup>1</sup> Ibid. p. 62

<sup>1</sup> Ibid. p. 63

<sup>1</sup> Ibid. p. 60

<sup>1</sup> Ibid.

<sup>1</sup> Ibid.

<sup>1</sup> Ibid. p.61

<sup>1</sup> Ibid. p. 61

<sup>1</sup> est un écrivain français,( 1914- 1980) d'origine russe , meurt à Paris

<sup>1</sup> est un roman de Romain Gary, publié sous le pseudonyme d'Émile Ajar en 1974

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>1</sup> Rabau, Sophie. *L'intertextualité*. Flammarion, Paris, 2002, p. 22.

<sup>1</sup> *Ibid.* p.61

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>1</sup> *Ibid.* p.29

<sup>1</sup> *Ibid.* p.13

<sup>1</sup> *Ibid.* p. 1٦

<sup>1</sup> *Ibid.* p.17

<sup>1</sup> *Ibid.* p.18

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>1</sup> *Ibid.* p. 29

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>1</sup> sa toile s'inspire d'un restaurant sur Greenwich Avenue à New York L'atmosphère sous un angle et un éclairage particulier, tendue et, dramatique. Les couleurs dominantes sont froides comme le vert , le brun et le jaune. L'entrée du restaurant n'est pas visible, ce qui accentue l'impression que les personnages sont enfermés.

<sup>1</sup> *Ibid.* p. 33

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>1</sup> est un tableau de l'artiste américain Edward Hopper réalisé en 1925, Ce tableau représente une demeure victorienne au bas de laquelle passent des rails de train, comme l'indique son titre. L'élément central du tableau est la grande demeure grise sur la façade de laquelle s'étendent des ombres. De nombreuses fenêtres percent les murs de cette maison L'arrière-plan est vide et ne montre qu'un ciel gris-bleu sur lequel se découpe la maison. Au premier-plan, la teinte rouille des rails et du ballast tranche avec les couleurs froides de la maison et du



ciel. Il en résulte une très nette opposition entre la voie ferrée aux couleurs franches, qui suit une ligne horizontale, et la maison aux couleurs plus froides qui suit une ligne de construction verticale.

<sup>1</sup> *Ibid.* p. 34

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>1</sup> *Ibid.* p. 35

<sup>1</sup> *Ibid.* p. 36

<sup>1</sup> *Ibid.* pp. 50-51

<sup>1</sup> Zakari, Amal. *La critique française et le roman arabe*, Thèse de Doctorat, littérature et sciences humaines, Université de Metz, direction par Marc-Mathieu Münch, 1996, p. 56

<sup>1</sup> Depreux, Jacques. *André du Bouchet, ou, La parole traversée*, Champ Vallon, France, 1988, p55

<sup>1</sup> *Ibid.* p. 63

<sup>1</sup> *Ibid.* p. 32

<sup>1</sup> *Ibid.* p. 52

<sup>1</sup> *Ibid.* p. 19

<sup>1</sup> *Ibid.* p. 40

<sup>1</sup> *Ibid.* p. 41

<sup>1</sup> *Ibid.* p. 42

<sup>1</sup> *Ibid.* p. 48

<sup>1</sup> *Ibid.* p. 31

<sup>1</sup> *Ibid.* p. 44

<sup>1</sup> *Ibid.* p. 45

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>1</sup> *Ibid.* p. 46

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>1</sup> *Ibid.* p. 47

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>1</sup> *Ibid.* p. 42

<sup>1</sup> *Ibid.* p. 43

<sup>1</sup> Ibid. p. 44

<sup>1</sup> Ibid. p. 41

<sup>1</sup> Ibid.

<sup>1</sup> Ibid. p. 43

<sup>1</sup> Ibid. p. 44

<sup>1</sup> Ibid. p. 47

<sup>1</sup> Ibid.

<sup>1</sup> Ibid.

<sup>1</sup> Ibid. p. 48

<sup>1</sup> Ibid. p. 49

<sup>1</sup> Ibid. p. 54

<sup>1</sup> Ibid. p. 12

<sup>1</sup> Ibid. p. 12

<sup>1</sup> Ibid.

<sup>1</sup> Ibid. p. 59

<sup>1</sup> Ibid.

<sup>1</sup> Ibid. p. 42

<sup>1</sup> Ibid. p. 40

<sup>1</sup> Ibid. p. p 48-49

<sup>1</sup> Ibid. p. 54

<sup>1</sup> Ibid.p. 63

<sup>1</sup> Ibid.p. 6

<sup>1</sup> Ibid.p.49

<sup>1</sup> Ibid.p. 55

<sup>1</sup> Ibid.p. 33

<sup>1</sup> Ibid.p. 33

<sup>1</sup> Ibid.p. 56

<sup>1</sup> Ibid.p. 60

<sup>1</sup> Ibid.p.55

<sup>1</sup> Ibid.p. 55

<sup>1</sup> Ibid.p. 27

<sup>1</sup> Ibid.

<sup>1</sup> Ibid.p. 31

<sup>1</sup> Ibid.

<sup>1</sup> Ibid.p. 30

<sup>1</sup> Ibid.p. 32

<sup>1</sup> Ibid.p. 32

<sup>1</sup> Ibid.p. 35

<sup>1</sup> Ibid.p. 59

<sup>1</sup> Ibid.p. 35

<sup>1</sup> Ibid.p. 36

<sup>1</sup> Ibid. p. 37

<sup>1</sup> Sidaoui, Sihem. *Figures du sujet dans la narration des années 1990-2000 : une approche socio-poétique de la narration discordante*, Thèse de Doctorat de Littérature générale et comparée, dirigée par Philippe DAROS , Université de la Sorbonne nouvelle - Paris III, 2010., P.372

<sup>1</sup> La Chambre verte est un film français de François Truffaut, le héros est veuf, vit avec une gouvernante et Georges, un enfant sourd et muet à qui il essaye d'apprendre à parler. Dans cette même maison, où il abrite sa solitude, il a aménagé une chambre entièrement consacrée au souvenir de sa femme Julie

<sup>1</sup> Ibid. p. 38

<sup>1</sup> Le seul moyen d'oublier l'échec de cet amour est de céder à la deuxième grande main inspiratrice : « La Mort ». Le jeune Werther se suicide en quête d'un autre monde.

<sup>1</sup> Ibid. p. 50

<sup>1</sup> Ibid. p. 51

<sup>1</sup> Ibid. p.p. 52-53

Bibliographie

Corpus

Fottorino, Eric. *Suite à un accident grave de voyageur*, Gallimard, Paris, 2013

#### Ouvrages consultés

- Depreux, Jacques. *André du Bouchet, ou, La parole traversée*, Champ Vallon, France,
- Genette, Gérard. *Palimpsestes, la littérature au second degré*. Paris, Éditions du Seuil, 1982
- Gouhier, Henri. *Antonin Artaud et l'essence du théâtre*, Vrin, Paris, 1974
- Kierkegaard, Sören. *La Répétition*, Payot et Rivages, Paris, 2003
- Merleau-Ponty M., Signes, Gallimard, Paris, 1960
- Nazarova, Nina. *Le silence en littérature: De Mauriac à Houellebecq*, Harmattan, Paris, 2013
- Rabau, Sophie. *L'intertextualité*. Flammarion, Paris, 2002.
- Sartre, Jean Paul. *Qu'est-ce-que la littérature ?*, Gallimard, Paris, 1988

#### Revue en ligne :

- Wunenburger Jean-Jacques. L'indifférence, faiblesse et force. *Revue Autres Temps. Cahiers d'éthique sociale et politique*. N°41, 1994. P.19

#### Thèses et mémoires :

- André Barsalou, Marc . *L'expérience du silence et la rencontre*, Mémoire de maîtrise, Université du Québec , Montréal, 2010
- Sidaoui, Sihem. *Figures du sujet dans la narration des années 1990-2000 : une approche socio-poétique de la narration discordante*, Thèse de Doctorat de Littérature générale et comparée, dirigée par Philippe DAROS , Université de la Sorbonne nouvelle - Paris III, 2010.,

- Zakari, Amal. La critique française et le roman arabe, Thèse de Doctorat, littérature et sciences humaines, Université de Metz, direction par Marc-Mathieu Münch, 1996

Fottorino, Eric. *Suite à un accident grave de voyageur*, Gallimard, <sup>11</sup> Paris, 2013, p. 40

Fottorino, Éric. est un écrivain français , le fils d'un père marocain. <sup>2</sup> Né à Nice en 1960.

Sartre, Jean Paul. *Qu'est-ce-que la littérature ?*, Gallimard, Paris, <sup>3</sup> 1988, p. 29

*Suite à un accident grave de voyageur*, *Op.cit.*, p.20<sup>4</sup>  
un philosophe professeur émérite de philosophie générale à <sup>5</sup>  
l'Université Jean Moulin Lyon III

Wunenburger Jean-Jacques. « *L'indifférence, faiblesse et force* ». <sup>6</sup>  
*Cahiers d'éthique sociale et politique*, Revue Autres Temps. N°41,  
1994. P.19

Ibid.p 19-20<sup>7</sup>

*Suite à un accident grave de voyageur*, *Op.cit.* p.20<sup>8</sup>

André Barsalou, Marc . *L'expérience du silence et la rencontre*, <sup>9</sup>  
Mémoire de maîtrise, Université du Québec , Montréal, 2010, P.8

Merleau-Ponty M., Signes, Gallimard, Paris, 1960, p. 167. <sup>10</sup>

*Suite à un accident grave de voyageur*, *Op.cit.* p.9<sup>11</sup>

*Ibid.* p.15<sup>12</sup>

*Ibid.* <sup>13</sup>

*Ibid.* p. 56<sup>14</sup>

*Ibid.* p.58<sup>15</sup>

*Ibid.* p. 9<sup>16</sup>

*Ibid.* <sup>17</sup>

١٠. *Ibid.* p.<sup>18</sup>

---

Ibid. p. 18<sup>19</sup>

Ibid.p.19<sup>20</sup>

Ibid.<sup>21</sup>

Ibid.<sup>22</sup>

Ibid. pp.39-40<sup>23</sup>

Ibid.p.18<sup>24</sup>

Ibid.p.27<sup>25</sup>

Ibid. p. 29<sup>26</sup>

Ibid. p. 15<sup>27</sup>

Ibid. p. 39<sup>28</sup>

Ibid. p. 55<sup>29</sup>

Ibid. p. 33<sup>30</sup>

Ibid. p. 62<sup>31</sup>

Ibid. p. 38<sup>32</sup>

Ibid. p. 12<sup>33</sup>

Ibid. p. 49<sup>34</sup>

Ibid. <sup>35</sup>

Genette, Gérard. *Palimpsestes, la littérature au second degré*. Paris, <sup>36</sup>  
Éditions du Seuil, 1982, pp.7-8

Ibid. p. 49<sup>37</sup>

Ibid. p. 55<sup>38</sup>

Ibid. p. 30<sup>39</sup>

Ibid. <sup>40</sup>

Ibid. p. 56<sup>41</sup>

Ibid. p. 56<sup>42</sup>

Ibid. p. 37<sup>43</sup>

Ibid. p. 35<sup>44</sup>

Ibid. p. 37<sup>45</sup>

Ibid. p. 25<sup>46</sup>

Ibid. p. 10<sup>47</sup>

---

Veut dire « Et ainsi de suite »<sup>48</sup>

*Op. Cit.* p.55<sup>49</sup>

*Ibid.* p.26<sup>50</sup>

*Ibid.*<sup>51</sup>

*Ibid.*p.41<sup>52</sup>

*Ibid.*<sup>53</sup>

*Ibid.* p. 43<sup>54</sup>

*Ibid.* p. 43<sup>55</sup>

*Ibid.* p. 53<sup>56</sup>

*Ibid.* p. 29<sup>57</sup>

*Ibid.* p. 28<sup>58</sup>

*Ibid.* p. 43<sup>59</sup>

*Ibid.* p. 42<sup>60</sup>

Kierkegaard, Sören. *La Répétition*, Payot et Rivages, Paris, 2003, p.<sup>61</sup>  
60.

*Ibid.* p. 23<sup>62</sup>

*Ibid.* p. 28<sup>63</sup>

*Ibid.* p. 30<sup>64</sup>

*Ibid.*<sup>65</sup>

*Ibid.* p. 24<sup>66</sup>

*Ibid.* p. 26<sup>67</sup>

*Ibid.* p. 36<sup>68</sup>

*Ibid.* p. 36<sup>69</sup>

*Ibid.* p. 63<sup>70</sup>

*Ibid.* p. 52<sup>71</sup>

*Ibid.* p. 53<sup>72</sup>

*Ibid.* p. 32<sup>73</sup>

*Ibid.* p. 53<sup>74</sup>

*Ibid.*<sup>75</sup>

Nazarova, Nina. *Le silence en littérature: De Mauriac à Houellebecq*,<sup>76</sup>  
Harmattan, Paris, 2013, p 8

*Ibid.* p. 41<sup>77</sup>

*Ibid.* p. 34<sup>78</sup>

*Ibid.* p. 53<sup>79</sup>

٦٢ *Ibid.* p. <sup>80</sup>

*Ibid.* <sup>81</sup>

Gouhier, Henri. *Antonin Artaud et l'essence du théâtre*, Paris, Vrin, <sup>82</sup>  
1974, p. 142.

Notons : il s'agit d'une simulation mentale de l'esprit et de la <sup>83</sup>  
subjectivité d'autrui

*Ibid.* p. 62<sup>84</sup>

*Ibid.* p. 63<sup>85</sup>

*Ibid.* p. 60<sup>86</sup>

*Ibid.* <sup>87</sup>

*Ibid.* <sup>88</sup>

*Ibid.* p.61<sup>89</sup>

*Ibid.* p. 61<sup>90</sup>

est un écrivain français,( 1914- 1980) d'origine russe , meurt à Paris<sup>91</sup>

est un roman de Romain Gary, publié sous le pseudonyme d'Émile <sup>92</sup>  
Ajar en 1974

*Ibid.* <sup>93</sup>

Rabau, Sophie. *L'intertextualité*. Flammarion, Paris, 2002, p. 22. <sup>94</sup>

*Ibid.* p.61<sup>95</sup>

*Ibid.* <sup>96</sup>

*Ibid.* <sup>97</sup>

*Ibid.* p.29<sup>98</sup>

*Ibid.* p.13<sup>99</sup>

٦ *Ibid.* p. 1<sup>100</sup>

*Ibid.* p.17<sup>101</sup>



*Ibid.* p.18<sup>102</sup>

*Ibid.* <sup>103</sup>

*Ibid.* p. 29<sup>104</sup>

*Ibid.* <sup>105</sup>

sa toile s'inspire d'un restaurant sur Greenwich Avenue à New York <sup>106</sup>  
L'atmosphère sous un angle et un éclairage particulier, tendue et,  
dramatique. Les couleurs dominantes sont froides comme le vert , le  
brun et le jaune. L'entrée du restaurant n'est pas visible, ce qui accentue  
l'impression que les personnages sont enfermés.

*Ibid.* p. 33<sup>107</sup>

*Ibid.* <sup>108</sup>

*Ibid.* <sup>109</sup>

*Ibid.* <sup>110</sup>

est un tableau de l'artiste américain Edward Hopper réalisé en 1925, <sup>111</sup>  
Ce tableau représente une demeure victorienne au bas de laquelle  
passent des rails de train, comme l'indique son titre. L'élément central  
du tableau est la grande demeure grise sur la façade de laquelle  
s'étendent des ombres. De nombreuses fenêtres percent les murs de  
cette maison L'arrière-plan est vide et ne montre qu'un ciel gris-bleu  
sur lequel se découpe la maison. Au premier-plan, la teinte rouille des  
rails et du ballast tranche avec les couleurs froides de la maison et du  
ciel. Il en résulte une très nette opposition entre la voie ferrée aux  
couleurs franches, qui suit une ligne horizontale, et la maison aux  
couleurs plus froides qui suit une ligne de construction verticale.

*Ibid.* p. 34<sup>112</sup>

*Ibid.* <sup>113</sup>

*Ibid.* p. 35<sup>114</sup>

*Ibid.* p. 36<sup>115</sup>

*Ibid.* pp. 50-51<sup>116</sup>

Zakari, Amal. *La critique française et le roman arabe*, Thèse de <sup>117</sup>  
 Doctorat, littérature et sciences humaines, Université de Metz,  
 direction par Marc-Mathieu Münch, 1996, p. 56

Depreux, Jacques. *André du Bouchet, ou, La parole traversée*, <sup>118</sup>  
 Champ Vallon, France, 1988, p55

*Ibid.* p. 63<sup>119</sup>

*Ibid.* p. 32 <sup>120</sup>

*Ibid.* p. 52<sup>121</sup>

*Ibid.* p. 19<sup>122</sup>

*Ibid.* p. 40<sup>123</sup>

*Ibid.* p. 41<sup>124</sup>

*Ibid.* p. 42<sup>125</sup>

*Ibid.* p. 48<sup>126</sup>

*Ibid.* p. 31<sup>127</sup>

*Ibid.* p. 44<sup>128</sup>

*Ibid.* p. 45<sup>129</sup>

*Ibid.* <sup>130</sup>

*Ibid.* p. 46<sup>131</sup>

*Ibid.* <sup>132</sup>

*Ibid.* p. 47<sup>133</sup>

*Ibid.* <sup>134</sup>

*Ibid.* p. 42<sup>135</sup>

*Ibid.* p. 43<sup>136</sup>

*Ibid.* p. 44<sup>137</sup>

*Ibid.* p. 41<sup>138</sup>

*Ibid.* <sup>139</sup>

*Ibid.* p. 43<sup>140</sup>

*Ibid.* p. 44<sup>141</sup>

*Ibid.* p. 47<sup>142</sup>

*Ibid.* <sup>143</sup>

---

Ibid. <sup>144</sup>

Ibid. p. 48<sup>145</sup>

Ibid. p. 49<sup>146</sup>

Ibid. p. 54<sup>147</sup>

Ibid. p. 12<sup>148</sup>

Ibid. p. 12<sup>149</sup>

Ibid. <sup>150</sup>

Ibid. p. 59<sup>151</sup>

Ibid. <sup>152</sup>

Ibid. p. 42<sup>153</sup>

Ibid. p. 40<sup>154</sup>

Ibid. p. p 48-49<sup>155</sup>

Ibid. p. 54<sup>156</sup>

Ibid.p. 63<sup>157</sup>

Ibid.p. 6<sup>158</sup>

Ibid.p.49 <sup>159</sup>

Ibid.p. 55<sup>160</sup>

Ibid.p. 33<sup>161</sup>

Ibid.p. 33<sup>162</sup>

Ibid.p. 56<sup>163</sup>

Ibid.p. 60<sup>164</sup>

Ibid.p.55<sup>165</sup>

Ibid.p. 55<sup>166</sup>

Ibid.p. 27<sup>167</sup>

Ibid.<sup>168</sup>

Ibid.p. 31<sup>169</sup>

Ibid.<sup>170</sup>

Ibid.p. 30<sup>171</sup>

Ibid.p. 32<sup>172</sup>

Ibid.p. 32<sup>173</sup>

Ibid.p. 35<sup>174</sup>

Ibid.p. 59<sup>175</sup>

Ibid.p. 35<sup>176</sup>

Ibid.p. 36<sup>177</sup>

Ibid. p. 37<sup>178</sup>

Sidaoui, Sihem. *Figures du sujet dans la narration des années 1990-2000 : une approche socio-poétique de la narration discordante*, Thèse de Doctorat de Littérature générale et comparée, dirigée par Philippe DAROS , Université de la Sorbonne nouvelle – Paris III, 2010., P.372  
La Chambre verte est un film français de François Truffaut, le héros <sup>180</sup> est veuf, vit avec une gouvernante et Georges, un enfant sourd et muet à qui il essaye d'apprendre à parler. Dans cette même maison, où il abrite sa solitude, il a aménagé une chambre entièrement consacrée au souvenir de sa femme Julie

Ibid. p. 38<sup>181</sup>

Le seul moyen d'oublier l'échec de cet amour est de céder à la <sup>182</sup> deuxième grande main inspiratrice : « La Mort ». Le jeune Werther se suicide en quête d'un autre monde.

Ibid. p. 50<sup>183</sup>

Ibid. p. 51<sup>184</sup>

Ibid. p.p. 52-53<sup>185</sup>

186

## Bibliographie

### Corpus

Fottorino, Eric. *Suite à un accident grave de voyageur*, Gallimard, Paris, 2013

### Ouvrages consultés

- Depreux, Jacques. *André du Bouchet, ou, La parole traversée*, Champ Vallon, France,

- Genette, Gérard. *Palimpsestes, la littérature au second degré*. Paris, Éditions du Seuil, 1982
- Gouhier, Henri. *Antonin Artaud et l'essence du théâtre*, Vrin, Paris, 1974
- Kierkegaard, Sören. *La Répétition*, Payot et Rivages, Paris, 2003
- Merleau-Ponty M., Signes, Gallimard, Paris, 1960
- Nazarova, Nina. *Le silence en littérature: De Mauriac à Houellebecq*, Harmattan, Paris, 2013
- Rabau, Sophie. *L'intertextualité*. Flammarion, Paris, 2002.
- Sartre, Jean Paul. *Qu'est-ce-que la littérature ?*, Gallimard, Paris, 1988

#### Reuves en ligne :

- Wunenburger Jean-Jacques. L'indifférence, faiblesse et force. Revue Autres Temps. Cahiers d'éthique sociale et politique. N°41, 1994. P.19

#### Thèses et mémoires :

- André Barsalou, Marc . *L'expérience du silence et la rencontre*, Mémoire de maîtrise, Université du Québec , Montréal, 2010
- Sidaoui, Sihem. *Figures du sujet dans la narration des années 1990-2000 : une approche socio-poétique de la narration discordante*, Thèse de Doctorat de Littérature générale et comparée, dirigée par Philippe DAROS , Université de la Sorbonne nouvelle - Paris III, 2010.,
- Zakari, Amal. *La critique française et le roman arabe*, Thèse de Doctorat, littérature et sciences humaines, Université de Metz, direction par Marc-Mathieu Münch, 1996